



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B  
4471  
7



B 4471.7



Harvard College Library

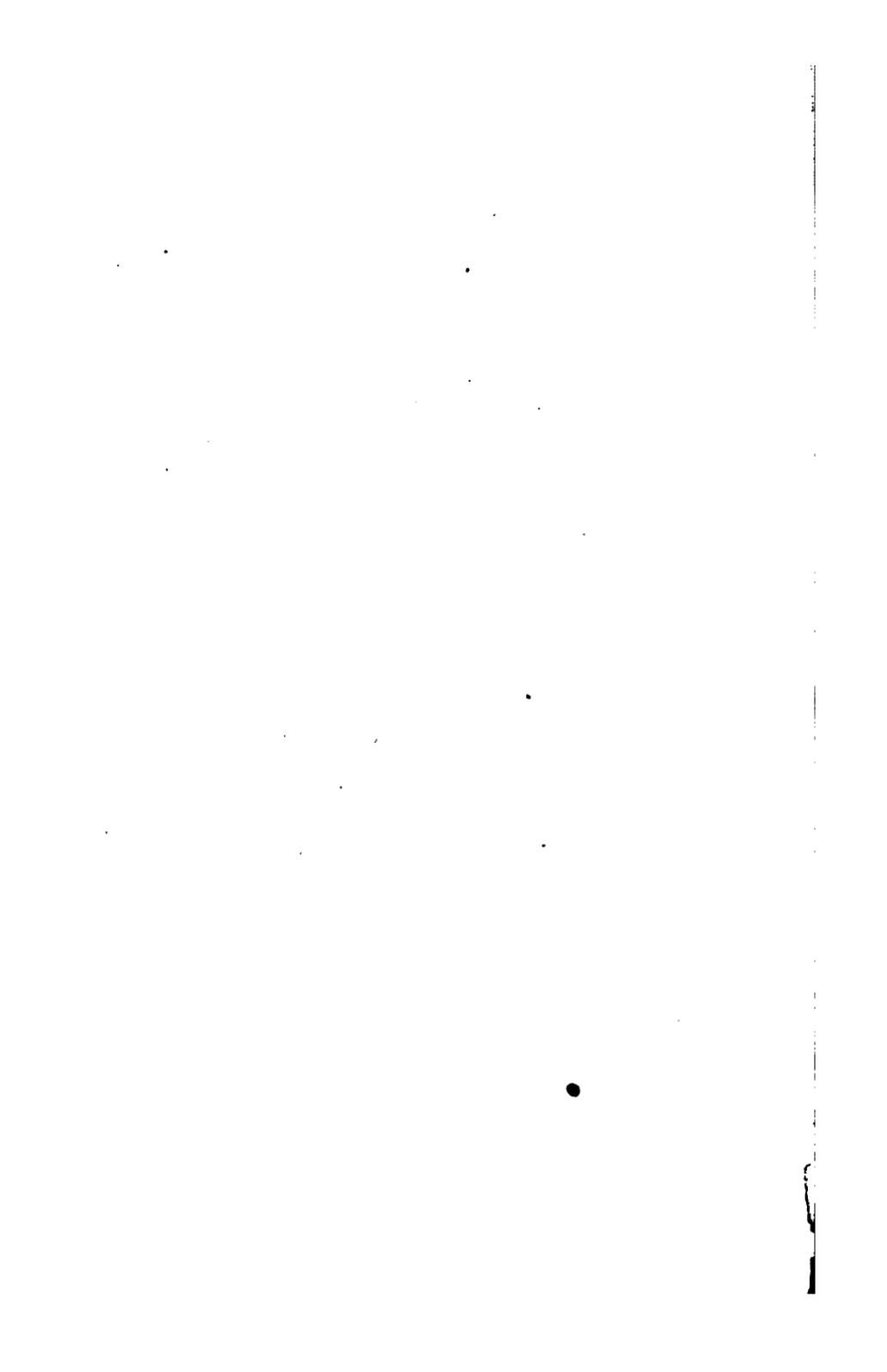
FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

(Class of 1839).

Received MAR 4 1887



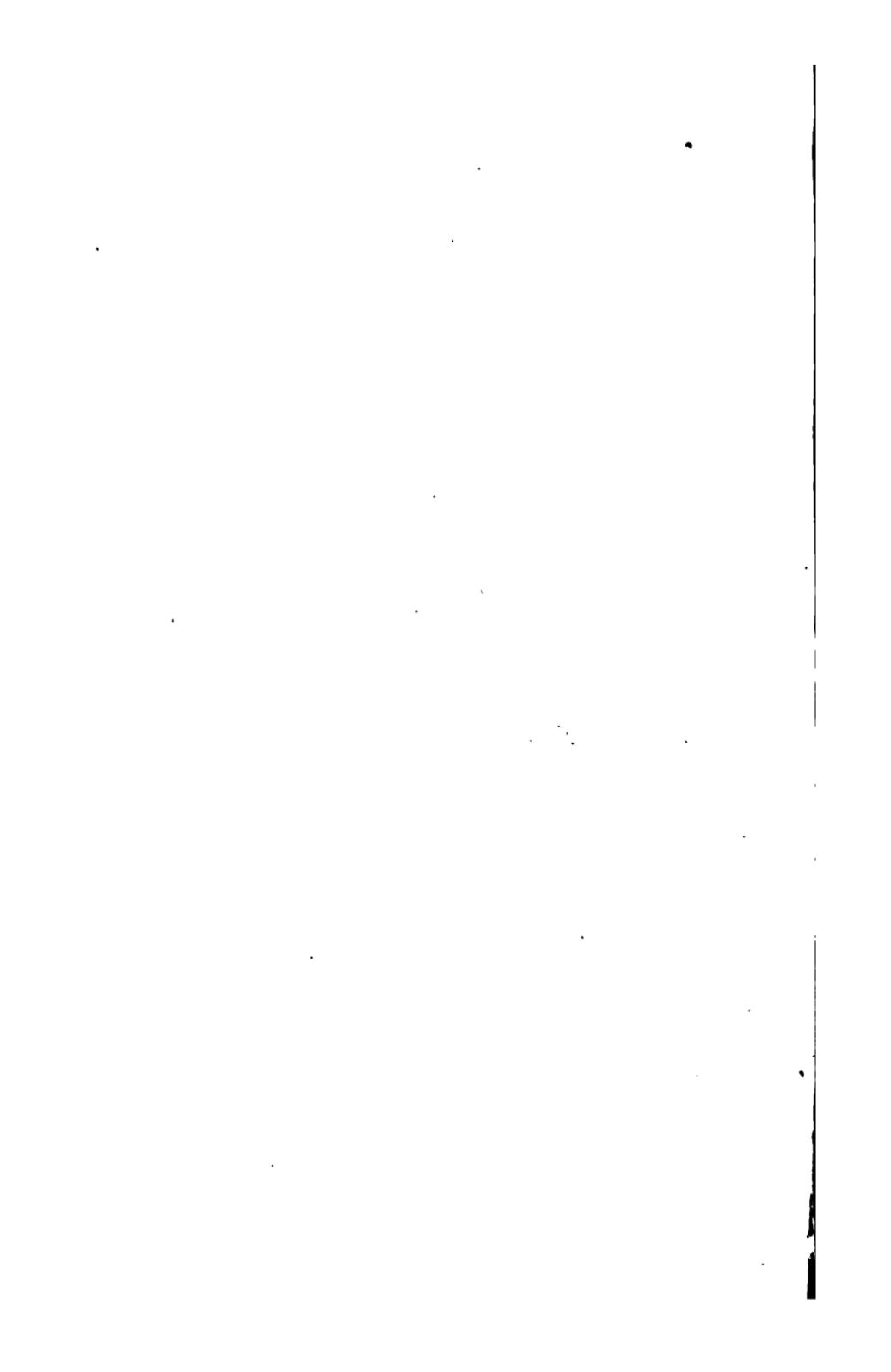


5760.

PLANTIN

ET

L'IMPRIMERIE PLANTINIENNE.



⊙  
**MAX ROOSES**

---

**PLANTIN**

ET

**l'Imprimerie Plantinienne**

---

MÉMOIRE COURONNÉ

par l'Académie royale de Belgique au concours STASSART

---

TRADUIT DU NÉERLANDAIS

PAR

**EDM. MERTENS.**



**GAND,**

Librairie Générale de AD. HOSTE, éditeur,

Rue des Champs, 43.

---

1878.

IV, 2403

B4471.7



*Caris und.*

Lorsqu'au mois d'Août 1877, le MUSÉE PLANTIN-MORETUS fut ouvert à la curiosité du public et à l'admiration des savants, des artistes et des connaisseurs, le besoin d'une notice sur PLANTIN et son Imprimerie se fit vivement sentir.

Jusqu'alors on n'avait que des articles biographiques épars dans les dictionnaires ou les revues, quelques études sur l'un ou l'autre point de l'existence du grand homme et la bibliographie des ouvrages sortis de ses presses. Ce qu'il aurait fallu, une notice, aussi complète que possible, d'une lecture attrayante, sur la vie et les travaux de Plantin, manquait encore.

On aurait dit que l'Académie Royale de Belgique eut le pressentiment de cette lacune à combler, lorsqu'en 1875 elle mit au concours la Biographie de Plantin.

Ce fut le mémoire que nous traduisons ici, envoyé, en 1876, au second appel des concurrents, qui obtint le prix Stassart à l'unanimité des voix.

Voici comment le rapporteur du jury, M. Scheler, Bibliothécaire du Roi, parle de l'ouvrage dont nous présentons au public la traduction française.

Le mémoire n° 2, portant la devise *Labore*, est écrit en flamand; il comprend 121 pages petit in-4°. L'auteur me semble avoir parfaitement compris la portée de la tâche

qu'imposait la formule de la question ; il a senti que ce que l'on demandait n'était pas une dissertation savante sur Plantin et son œuvre, une monographie destinée à instruire, orienter et éclairer le bibliographe ou l'historien littéraire, mais un tableau fait avec art, retraçant fidèlement et sous ses divers aspects, pour le grand public lettré, la physionomie de l'illustre typographe anversois, et représentant à la fois avec vérité le milieu politique, social et scientifique dans lequel il a déployé sa féconde activité. Grâce aux nombreux détails que, surtout dans ces derniers temps, l'érudition a rassemblés sur Christophe Plantin et qui tous sollicitent l'attention et la critique du biographe, il serait facile à quelque judicieux et compétent compilateur de composer un gros volume, bourré de citations et de documents, sur l'émule des Alde et des Estienne.

Mais moins aisée est la tâche qui consiste à condenser en quelques feuilles d'impression la substance de tous les matériaux disponibles, à être à la fois concis et complet, attachant par la forme et sobre de rhétorique creuse et artificielle, compassé dans l'ordonnance de la matière sans se rendre l'esclave d'un ordre mathématiquement tracé.

La tâche, ainsi envisagée, a été, à mon avis, aussi bien remplie que comprise par l'auteur.

Son travail débute par un aperçu de l'état moral et matériel de la ville d'Anvers au moment où Plantin vint s'y fixer et par l'exposé des faits biographiques antérieurs à son premier établissement. Sur ce dernier point, la part de la légende est sobrement et sûrement démêlée. L'auteur fait preuve de la même circonspection, de la même défiance, à l'égard des récits qui concernent les débuts industriels de Plantin ; par contre il n'hésite pas à accorder une juste part de vérité à la relation du fameux manuscrit de Leyde, révélant les rapports du futur architypographe royal avec le chef de la secte mystique de la *Maison de la Charité*. Les pages consacrées aux

premières années de l'activité typographique de Plantin, tout en énumérant ses principaux produits, accompagnent ce dénombrement d'intéressants aperçus sur les progrès successivement réalisés, tant au point de vue de la quantité qu'à celui de l'importance littéraire. Le côté purement technique n'a point été négligé non plus.

Je crois inutile d'allonger ce rapport par une analyse détaillée du mémoire et pouvoir me borner à la déclaration que d'une lecture attentive il résulte pour moi : qu'aucun fait biographique important n'a échappé à l'attention de l'auteur ; que les parties intégrantes de la question relatives aux savants collaborateurs et correspondants de l'imprimeur, à ses propres travaux littéraires et à l'impulsion que son établissement a imprimée au mouvement scientifique tant dans le domaine des études classiques que dans celui des sciences exactes, que ces parties, dis-je, ont été traitées dans une mesure convenable et avec l'intelligence voulue pour aborder ces questions. Ajoutons que l'historique du chef-d'œuvre Plantinien, la Polyglotte, occupe une large place dans la notice, ainsi que le sort des ateliers anversoïis après la mort du fondateur.

En un mot, mon impression est que le sujet a été présenté, dans ses divers éléments, avec tous les développements que comportent les limites d'une *notice littéraire*. Selon ma connaissance personnelle de la matière, toutes les sources ouvertes et accessibles jusqu'ici ont été mises à profit avec un discernement judicieux. Sans doute, les trésors acquis récemment par la ville d'Anvers, surtout la vaste correspondance de Plantin, eussent pu considérablement enrichir les matériaux d'une étude sur cette grande et belle figure de nos annales nationales et éclairer la voie de son biographe ; mais ces trésors sont, comme on sait, pour le moment encore fermés à l'exploitation de la science.

*Nous croyons inutile d'ajouter un mot à cet éloge. Disons seulement que nous avons cru répondre à un véritable besoin en rendant la lecture du mémoire couronné accessible à cette partie de notre public à qui l'usage de la langue Néerlandaise est moins familier, et aux nombreux étrangers qui visitent journellement l'ancienne maison du grand imprimeur.*

*Nous nous sommes bornés à traduire fidèlement, rectifiant seulement, sur les indications de l'Auteur, un petit nombre de passages, d'intérêt secondaire.*

*Nous Lui témoignons ici notre reconnaissance de l'encouragement qu'il a bien voulu nous accorder de cette manière et nous espérons que notre travail contribuera à faire regarder avec plus d'admiration encore les merveilles, d'un genre tout spécial, étalées avec yeux des visiteurs du Musée Plantin.*

Edm. MERTENS.

ANVERS, 10 Avril 1878.

---

# DÉDICACE

---

A Monsieur Charles RUELENS.

ANVERS, le 5 Janvier 1877.

Monsieur,

Je m'acquittai d'un devoir agréable, lorsque je Vous priaï de bien vouloir agréer la dédicace de ce mémoire. A Vous en effet, à l'auteur des *Annales Plantiniennes*, j'étais redevable du fil conducteur, qui m'empêcha de m'égarer dans le domaine si étendu et si peu connu, avant Vous, des produits des presses Plantiennes. A Vous, l'explorateur zélé de tout ce qui a rapport à Plantin, je devais mainte annotation précieuse, recueillie avec patience et discernement, communiquée avec amitié et prévenance.

Vous me fites un vif plaisir en consentant à agréer cet hommage, car, après les suffrages de l'Académie Royale, il n'y a point de faveur à laquelle j'attachai plus de prix qu'à celle de pouvoir placer votre nom en tête de cet opuscule, qui devrait le porter au bas de chaque page.

Incomplet comme mon mémoire devait l'être lorsque je le rédigeai, je le fais imprimer, non sans l'espoir toutefois de reprendre et d'achever la tâche en utilisant les sources que la maison de Plantin contient et les documents que vos recherches assidues sauront encore découvrir.

Agréé, je Vous prie, avec la dédicace de ce mémoire, l'assurance de ma considération distinguée.

MAX ROOSES.

B 4471.7



Harvard College Library

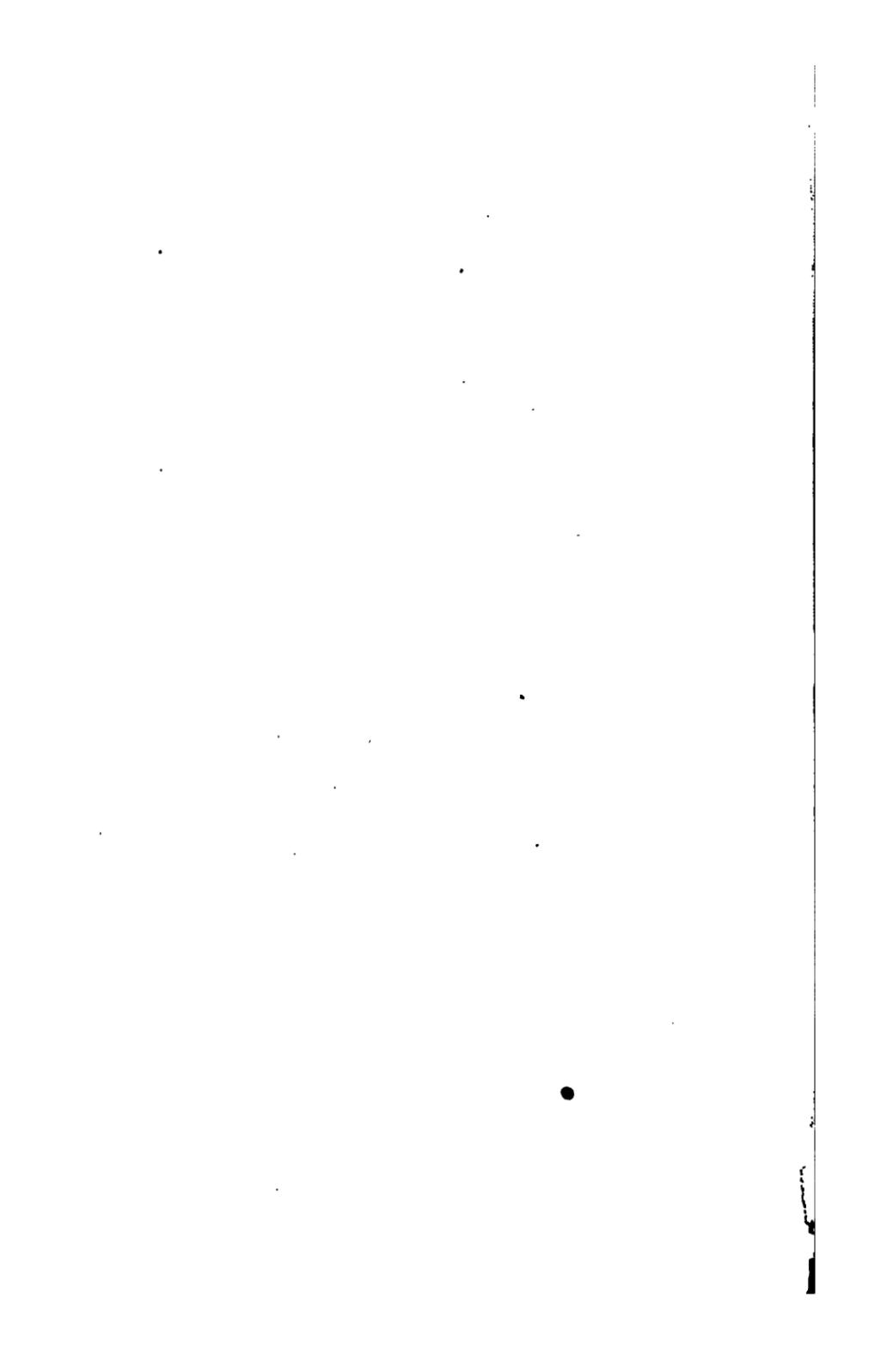
FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

(Class of 1889).

Received MAR 4 1887





5730

PLANTIN

ET

L'IMPRIMERIE PLANTINIENNE.

fête littéraire, où les Chambres de Rhétorique étalèrent, à qui mieux mieux, leurs riches habillements, leurs chars symboliques, leurs atours de fête inouis et réellement excessifs, s'amusant de l'érudition prétentieuse, des élucubrations de rimeurs et de poètes, et s'abandonnant à l'hospitalité royale de la souveraine de l'Escaut, de la reine du pays ; voilà ce qui, à travers les siècles, apparaîtra comme un foyer où se rencontrèrent tous les rayons de la gloire d'Anvers, lorsqu'elle avait atteint l'apogée de sa puissance.

Qui eût pu, qui eût osé prévoir, que cette manifestation suprême de prospérité allait aussi marquer le commencement de la décadence d'Anvers ? Qui n'eût pensé qu'il y avait dans cette métropole du commerce un avenir sans bornes pour quiconque voulait travailler, et surtout pour celui, qui avait choisi pour sphère d'activité, une carrière dans laquelle l'art, l'industrie et le commerce se donnent la main ? Voilà sans doute, ce que Plantin espérait et se disait en venant s'établir ici ; cette confiance devait l'y attirer et l'y maintenir, même pendant les jours difficiles, qui bientôt allaient commencer pour la ville et qui, hélas ! devaient se prolonger pendant des siècles.

Anvers était peut-être encore plus le centre de l'imprimerie dans nos provinces, que de toute autre forme de l'activité humaine. Des soixante-cinq imprimeurs connus, qui au xv<sup>e</sup> siècle exerçaient leur profession dans les Pays-Bas, il y en avait treize qui vivaient à Anvers. Au xvi<sup>e</sup> siècle, il ne devait pas y avoir dans cette ville moins de deux cents imprimeries différentes !

Par son opulence, par ses relations si étendues avec d'autres pays, Anvers devint un des foyers des idées nouvelles qui naquirent en Europe et qui durent leur existence à l'invention de l'imprimerie, coïncidant avec la renaissance des études scientifiques anciennes et modernes et avec la prédication des réformes religieuses : ces trois faits furent en même

temps les causes et les suites l'un de l'autre. Si la renaissance classique, la science et la réforme étaient redevables sous beaucoup de rapports à l'imprimerie, celle-ci ne leur devait pas moins. Dès le premier siècle de son existence, elle avait acquis un haut degré de développement : les familles éminentes des Aldes, des Estiennes, des Froben, étaient déjà en pleine activité et avaient enrichi les lettres des chefs-d'œuvres immortels de l'antiquité, multipliés dans une forme d'incomparable beauté. Anvers n'avait rien à envier aux villes où l'art de Gutenberg était le plus florissant.

Nous n'en voulons pour preuve que les soixante-et-douze éditions complètes ou partielles de la Bible, publiées ici pendant la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, dans les langues les plus diverses : le Flamand, le Latin, l'Anglais, le Suédois, le Danois, le Français, l'Italien et l'Espagnol.

A l'époque où Plantin se fixait à Anvers il n'y avait pas moins de trente imprimeries en activité ; c'est-à-dire plus de la moitié de celles existantes alors sur toute l'étendue du territoire de la Belgique actuelle. Dans ce nombre étaient compris d'anciennes maisons Anversoises, qui avaient déjà publié des ouvrages importants et qui étaient encore en pleine activité. C'est parmi ces concurrents redoutables que le nouveau venu devait conquérir une place et nous savons que, grâce à son travail et à sa persévérance, cette place ne fut pas insignifiante, mais fut la première, la plus éclatante.

Et maintenant, que savons nous de l'existence de Plantin avant son arrivée à Anvers ?

L'inscription de son tombeau nous dit, qu'il était né à Tours (en France) et qu'il avait soixante-quinze ans quand il mourut, le 1<sup>r</sup> Juillet 1589<sup>1</sup>. Il naquit donc en 1514. Son nom, s'écrivait Christophe (Christophle) Plantin, il le flan-

<sup>1</sup> Christophoro Plantino Turonensi.... vixit ann. LXXV. Desit hic vivere Kal. Quintil. anno Christi M.D.XXCIX.

drisa en Christoffel Plantijn et le latinisa en Christophorus Plantinus. Il ne paraît pas tout-à-fait exact que Tours même fut le lieu de sa naissance; il y a quelque temps déjà qu'on indiquait comme tel, le village de St-Louis, près de cette ville; cependant on a lieu de croire, que ce n'était pas ce dernier, mais St-Avertin, bourgade, distante de Tours d'une lieu, qui fut son berceau <sup>1</sup>. Plus tard encore sa famille y habita et jusqu'aujourd'hui son nom y est porté par un grand nombre de personnes. Qu'il préféra le nom plus connu de la ville voisine à celui tout-à-fait obscur de son village natal, c'est là un fait entièrement conforme aux habitudes des lettrés de l'époque.

J. B. Van der Straelen, dans sa généalogie de la famille Plantin <sup>2</sup>, donne (page 7) le contenu d'un ancien écrit français, qui se conservait parmi les papiers de famille d'un des descendants de Plantin, J. B. Van der Aa, qui vécut de 1780 à 1848, et qui, s'il était authentique, contiendrait des renseignements très-précieux sur les premières années de Plantin. D'après ce document, notre imprimeur serait d'origine noble; son père, Charles de Tiercelin, seigneur de La Roche du Maine, était un homme qui trouvait à la guerre plus de plaisir que de fortune et mourut dans l'indigence après nombre de campagnes. A la suite de quelque mécontentement deux de ses fils quittèrent la maison paternelle pour se fixer à Caen en Normandie, où tous deux échangèrent leur nom nobiliaire contre les surnoms tout-à-fait bourgeois de Plantain et Porrée ou Poirée (plantain et betterave).

Plantain (notre Plantin) apprit alors la reliure chez un

<sup>1</sup> Communication manuscrite de M.M. Mame de Tours et de M. le comte Clément de Ris.

<sup>2</sup> *Geslagtlyste der nakomelingen van den vermaerden Christoffel Plantin, enz.*, door J. B. VAN DER STRAELEN, uitgegeven door P.-Th. Moons-Van der Straelen. Antwerpen, P. E. Janssens, 1858.

libraire de Caen, qui exerçait en même temps la profession de relieur. Dans cette maison il fit la connaissance de Jeanne Rivière, originaire d'un village des environs de Caen ; elle avait vingt-cinq ans quand il l'épousa. Après leur mariage ils vinrent se fixer à Anvers, où ils ouvrirent une échoppe à l'étage de la Bourse ; lui vendant des livres, elle du linge.

Tel est le récit de cette pièce que nous ne pouvions passer sous silence, parce qu'il en est fait mention dans un ouvrage capital sur notre sujet et que là et ailleurs on y attache une grande importance. Certes, il y a du vrai dans ce récit, mais il s'y rencontre trop de circonstances suspectes, pour que nous puissions le regarder comme une source tout-à-fait digne de foi.

Pour ce qui est de l'origine noble de Plantin, nous pourrions à la rigueur admettre, que dans les jours de malheur et de besoin il préféra ne pas déshonorer le nom paternel en exerçant un vil métier ; mais plus tard, lorsqu'il était en haute faveur auprès des grands, de son souverain et de princes étrangers, et qu'il avait définitivement surmonté la misère, nous ne saurions admettre qu'alors il n'eût pas dit un mot de son illustre origine ; l'on comprend encore moins qu'il n'ait jamais rien confié de sa prétendue noblesse à sa femme ni à ses enfants. Et cela ressort avec évidence du fait que lorsqu'un siècle après sa mort, ses descendants Anversois furent ennoblis, il n'y avait plus dans la famille de traces se rapportant au rang et aux armes de leur ancêtre.

Mais ce qui prouve encore mieux la fausseté de cette pièce que toutes les invraisemblances intrinsèques, c'est que Charles, comte de La Roche du Maine, qui aurait été le père de Plantin et était en effet un des plus illustres seigneurs français de son temps, sur le champ de bataille et à la cour, laissa six fils, dont les noms sont connus et parmi lesquels

on ne trouve ni celui de Plantin ni celui de son prétendu frère Porret <sup>1</sup>.

Une autre preuve, déjà superflue, de la fausseté du document, c'est que Porret, dont il est fait mention ici, n'était pas un frère de Plantin, mais qu'ils étaient seulement élevés ensemble dans la maison de l'oncle de Porret <sup>2</sup>.

Nous tenons donc le document de Vander Aa pour une de ces fables, inventées par un gentilhomme, qui regarde son blason comme trop jeune, ou pour l'œuvre d'un généalogiste, spéculant sur l'orgueil peu sensé d'un des descendants de Plantin, si justement célèbre, qui aurait cru son aïeul par trop bourgeois, s'il n'avait été gentilhomme avant d'être imprimeur.

Il aura été amené à choisir le seigneur de Tiercelin pour père de notre imprimeur, par la haute renommée de cette maison, et parce que cette famille, étant établie au lieu de naissance de Plantin, elle s'éteignit au xvi<sup>e</sup> siècle dans ses descendants masculins et se fonda par les femmes avec la maison des Pallavicini en Italie.

Voyons maintenant ce qu'il y a de vrai dans la pièce citée, et ce que nous savons de certain par rapport aux premières années de notre héros. Plantin perdit sa mère à un âge où il était encore trop jeune pour l'avoir connue, et il fuya avec son père devant la peste qui sévissait dans la maison <sup>3</sup>. Ils se rendirent à Lyon, où le père, qui devait être d'humble condition, entra au service de l'obédiencier Claude Porret et où

<sup>1</sup> Arbre généalogique manuscrit de la famille Tiercelin à la bibliothèque nationale de Paris.

<sup>2</sup> Voir GÉNARD, *Vlaamsche School*, 1874 (page 93 la note). Il faut remarquer que non seulement Plantin et Porret s'appelaient frère, sans qu'ils le fussent, mais que leurs enfants s'appelaient cousin. (*Bibliophile Belge*, 1869, p. 114.)

<sup>3</sup> Ces détails sont empruntés à une lettre inédite de Porret à Plantin en date du 25 Mars 1567.

le fils fit la connaissance du neveu de celui-ci, Pierre Porret, avec lequel une amitié fraternelle le lia dans la suite. Deux ou trois ans plus tard il se rendit avec son père et le maître de ce dernier à Orléans et de là à Paris. Son père le quitta dans cette dernière ville et retourna à Lyon. Le jeune Christophe étudia quelque temps à Paris et alla ensuite à Caen où il entra au service d'un relieur. Il épousa en cette ville Jeanne Rivière et arriva en 1548 ou 1549 à Anvers, où il acquit le droit de bourgeoisie le 21 Mars 1550, et fut reçu la même année comme imprimeur dans la Gilde de St-Luc.

Le document de Vander Aa raconte, comme suite à ce que nous en avons rapporté, que Corneille Scribonius Grapheus (Cornelius Schryver) le greffier bien connu de la ville d'Anvers, fit relier tous ses livres par Plantin, dont il estimait beaucoup le travail, et qu'ensuite il lui prêta quelqu'argent pour ouvrir une boutique à la *Rose*, près l'église des Augustins, donc dans la rue des Brasseurs <sup>1</sup> à Anvers. D'après le même document Plantin arriva ensuite d'une singulière façon à l'argent nécessaire pour étendre son industrie. A l'époque d'un carnaval il fut grièvement blessé par des personnes masquées, qui croyaient reconnaître en lui un ennemi. Il retrouva la trace de ses agresseurs, et moyennant une bonne somme d'argent il consentit à ne pas les dénoncer à la justice. Cet argent lui servit à acquérir une presse et d'autres outils, avec lesquels il commença alors sur une petite échelle son véritable métier.

Il est une chose certaine c'est que les premières années de son établissement Plantin demeurait près de la Bourse, qu'il quitta plus tard pour la rue des Brasseurs. S'il est vrai qu'il s'établit d'abord « à la Rose », il déménagea bientôt, car dès 1557 sa maison de la rue des Brasseurs a pour

<sup>1</sup> Aujourd'hui rue des Peignes. — Le mot flamand *Kammenstraat*, n'est d'ailleurs qu'une corruption de la dénomination primitive de *Kammersstraat*. (Note du Traducteur.)

enseigne « la Licorne d'or ». Il atteste lui-même l'agression qui lui devint si utile dans la remarquable préface d'un opuscule, imprimé chez lui <sup>1</sup> en 1567, où il est dit :

Cela voyant, j'ay le mestier éleu,  
Qui m'a nourri en liant des volumes.  
L'estoc receu puis apres m'a émeu  
De les écrire à la presse sans plumes.

Il est probable qu'antérieurement à 1555 il imprima déjà quelques petits ouvrages sans importance <sup>2</sup>. Avant de parler de ce qu'il fit paraître pendant et après cette année, nous devons faire mention d'un document, qui nous a été conservé comme par miracle <sup>3</sup>, et qui jette un jour des plus étranges sur les débuts de l'imprimerie Plantinienne.

Dans la bibliothèque de la *Société de Littérature Néerlandaise* à Leyde se trouve un manuscrit du *xvi<sup>e</sup>* siècle, concernant trois opuscules, ayant trait à l'histoire et à la doctrine d'une secte religieuse, appelée la *Famille de la Charité*.

Dans ce manuscrit nous trouvons des particularités très-intéressantes, concernant les relations de Plantin avec le chef de la secte, Henri Niclaes. Ce dernier était né à Munster, le siège des Anabaptistes, en 1501 ou 1502, et dès son jeune âge il se sentit appelé, comme tant d'autres de ses contemporains, à fonder une nouvelle religion.

Il se rendit d'abord à Amsterdam, où il habita neuf ans. Il quitta cette ville vers 1540 pour échapper aux rigueurs

<sup>1</sup> *La première et la seconde partie des dialogues françois pour les jeunes enfans*. Plantin, MDLXVII, p. 11.

<sup>2</sup> *Annales Plantiniennes*, par C. RUELENS et A. DE BACKER, Bruxelles, Heussner. 1865, (p. 6.)

<sup>3</sup> Voir *Bibliophile Belge*, 1868, p. 121, l'article *Christophe Plantin et le mystique Henrik Niclaes*, par C. A. TIELE, et l'*Appendice* après cet article par C. RUELENS.

des édits religieux, et émigra à Embden dans la Frise-Orientale.

Il y resta de 1540 et 1560 et c'est-là qu'il commença à jouer son rôle de prophète d'une nouvelle doctrine. Pendant ce temps il rédigea ses livres qu'il fit transcrire d'abord et imprimer ensuite. Les presses de Thierry van Borne, de Deventer, lui servirent à multiplier quelques-uns de ses ouvrages. Le fils aîné de Henri Niclaes habitait à cette époque Anvers, où il faisait un commerce lucratif en association avec d'autres négociants. Son père, qui était venu différentes fois lui rendre visite, avait su gagner ici quelques prosélytes à sa doctrine.

La *Famille de la Charité* était une branche de la secte de David Joris, qui elle même n'était qu'une branche des Anabaptistes. Henri Niclaes aussi prescrivait à ses disciples de ne se faire baptiser qu'à trente ans. Sa doctrine était en outre, comme celle de David Joris, un assemblage difforme de l'égalité fraternelle, qu'il prêchait, et de la domination personnelle qu'il ambitionnait; d'aspirations mystiques et de jouissances mondaines; d'une piété prétendument idéalisée, et d'une profonde impiété.

Comme David Joris, Niclaes se faisait passer pour une espèce de divinité, et s'attribuait le droit de juger et de condamner sur terre, et de remplir ainsi le rôle réservé au Christ lors du jugement dernier. La charité était le lien qui devait unir les membres de l'association: il ne leur fallait ni cérémonies ni culte extérieur, ni loi ni règle, hormis ce que la charité indique. Bref le culte de soi-même et du prochain, c'est-à-dire de l'humanité considérée comme Être suprême était, substitué à la religion. Ni le rationalisme, ni le positivisme moderne ne trouveraient à notre avis, de négation plus radicale du surnaturel que ce que nous rencontrons dans cette doctrine, dépouillée de son enveloppe rêveuse et mystique.

Il n'est donc pas étonnant qu'on donna aux disciples de Henri Nicolaes le nom de *libertins* ou *d'esprits forts*, comme n'ayant de religion, que dans un but mondain et regardant toutes les associations religieuses comme également bonnes ou mauvaises. Ils s'arrangeaient selon les circonstances, les temps et les lieux, et ils avaient pour principe, qu'en matière religieuse on pouvait dissimuler autant qu'on voulait et qu'on pouvait, principe que nous retrouvons dans la doctrine de David Joris. Un écrivain protestant contemporain prétend, qu'à cette époque l'église Romaine était remplie de ces *libertins*, et que ces hypocrites étaient très-hostiles à ceux qui souffraient le martyre pour la religion <sup>1</sup>.

C'était vers 1550. Or, la chronique qui fait partie du manuscrit de Leyde rapporte qu'alors Henri Nicolaes convertit à sa doctrine un nommé Christophe Plantin, Français de naissance. Il était relieur et gagnait son pain en travaillant ; au surplus, prudent et rusé dans les affaires dont il pouvait retirer quelque profit, ce à quoi il s'entendait fort bien.

D'après la chronique, Plantin, qui avait appris que Nicolaes avait l'intention de faire imprimer plusieurs de ses ouvrages, se rendit à Paris et entreprit de persuader ses amis à aider le prophète dans la publication de ses écrits. Il acquit leur appui et monta alors son imprimerie à Anvers. Il garda pourtant pour son propre usage tout l'argent reçu, et laissa tous les frais à la charge du seul Nicolaes.

Il est dit ensuite que Plantin travaillait au profit de la nouvelle secte en répandant la doctrine de Nicolaes parmi ses amis de Paris. De ce nombre était un joaillier, qui émit le vœu qu'après sa mort tous ses biens fussent employés à la propagation de cette doctrine, et désigna pour exécuteurs

<sup>1</sup> Voir GLASIUS, *Biographisch Woordenboek van Nederlandsche Godgeleerden*, ad H. Nicolaes; BRANDT, *Historie der Reformatie*, I, 189; A. M. CRAMER, *Levensbeschrijving van David Joris*.

de cette dernière volonté Plantin et un pharmacien de Paris, appelé Perret (Porret, l'ami intime de Plantin).

Vers l'année 1560 Niclaes fut obligé de fuir Embden pour se réfugier à Kampen en Overijssel. Le joaillier parisien mourut vers la même époque, et Perret cacha les bijoux dans sa demeure. Plantin se rendit alors auprès du second exécuteur testamentaire du coreligionnaire décédé. Pendant son absence, ses ouvriers imprimèrent dans sa maison un opusule suspect, ce qui fut dénoncé par l'un d'eux au margrave d'Anvers. Le travail fut suspendu à l'imprimerie, les ouvriers furent faits prisonniers et les biens de Plantin confisqués.

Pendant que ses affaires étaient ainsi arrêtées, Plantin se rendit à Kampen et informa Niclaes de la mort du joaillier et du dépôt de ses trésors chez Perret. Il ajouta, qu'il avait conservé trois pierres très précieuses, en gage d'une somme que le joaillier lui devait. Peu de temps après Plantin paya ses dettes, avec l'aide de ses coreligionnaires les Bamberger de Cologne, et s'installa à Anvers sur un grand pied, de sorte qu'il avait jusqu'à seize presses en activité et devint le plus important des imprimeurs et libraires Anversois. Le chroniqueur jette un soupçon sur l'origine de cet argent et ajoute que Niclaes et Plantin continuèrent à entretenir de bonnes relations, quoique ce dernier ne s'inquiétât plus guère de la *Famille de Charité*.

On rapporte enfin, qu'un nommé Augustin Van Hasselt, autre partisan de Niclaes, fut aidé par Plantin pour fonder à Viane, vers 1566, une imprimerie patronnée par le seigneur de Brederode <sup>1</sup>, et destinée à publier des ouvrages hérétiques, en partie pour compte de Plantin et pour fonder plus tard à Cologne une imprimerie en faveur de Henri Niclaes et de la propagation de sa doctrine.

Nous apprenons donc ici, qu'au commencement de sa rési-

<sup>1</sup> Il est assez connu que pareille imprimerie a existé en effet.

dence à Anvers, Plantin aurait été entaché d'hérésie, qu'il aurait publié de 1550 à 1560, des livres hérétiques, probablement sans nom d'éditeur; qu'après 1560 il fut encore poursuivi pour un petit livre imprimé chez lui, et qu'enfin sa bonne foi fut sérieusement mise en doute par ses anciens coreligionnaires.

Que de questions difficiles sinon impossibles à résoudre ! Remarquons cependant immédiatement que les soupçons relatifs à l'honnêteté de Plantin, sont des plus incertains. Leur auteur était devenu l'ennemi de Plantin et il reconnaît en outre que les personnes que notre imprimeur aurait volées, lui devaient de l'argent.

Malgré ce qu'il peut y avoir d'odieux et de mal fondé dans cette accusation, et en dépit des invraisemblances de certaines parties du récit, il est certain que le fond de toute cette histoire a un air évident de vérité. Les relations de Porret et Plantin, la date de l'arrivée à Anvers de ce dernier et celle de son installation, son voyage à Paris vers 1560, son association avec les Bombergen, tout cela est trop bien connu par l'auteur de la chronique de la *Famille de Charité*, pour qu'on puisse soupçonner un conte imaginaire. Il existe en outre, comme nous le verrons plus loin, des preuves authentiques des difficultés, créées à Plantin à la suite de l'impression par ses ouvriers du libelle suspect, dont parle la chronique. Ce qui donne encore plus de poids à ces indices c'est que plus tard le fils du pharmacien Porret alla se fixer à Leyde où Plantin habitait alors et où van Ravelingen, le beau-fils de ce dernier, converti sans doute lui aussi au calvinisme, se fixa définitivement. Jusqu'à plus ample preuve du contraire, force nous est d'ajouter foi aux rapports de Plantin et de la secte d'Henri Niclaes, peu après 1550.

Les ouvrages qu'il imprima dans les premières années, nous sont restés complètement inconnus ; le premier livre dont nous savons avec certitude qu'il fut publié par lui, parut en 1555

et avait pour titre : « LA INSTITUTIONE DI UNA FANCIULLA NATA NOBILMENTE, avec une traduction française : L'INSTITUTION D'UNE FILLE DE NOBLE MAISON ; traduite de langue toscane en françois. En Anvers de l'imprimerie de Christofle Plantin, avec privilège, 1555. » L'imprimeur le dédia à Grammey, le receveur communal d'Anvers, et Plantin dit dans cette dédicace, qu'il l'offre « comme le premier bourgeon qui a poussé dans le jardin de son imprimerie. » Ceci est bien une preuve que ses impressions antérieures étaient de peu d'importance.

Un des rares exemplaires de cet opuscule, qui soient parvenus jusqu'à nous, porte au pied du frontispice « En Anvers chez Jean Bellere, à l'enseigne du Faucon, avec privilège 1555 ; tandis qu'à la dernière page se trouve la mention « de l'imprimerie de Chr. Plantain, 1555. »

Il est donc évident, que ce livre fut imprimé et publié en commun par Plantin et Bellere (ou Bellerus, Beelaert, Beelaerts)<sup>1</sup>. Remarquons ici, que dans les premières années de sa carrière d'imprimeur, Plantin publia souvent ses livres en collaboration avec un confrère. C'est ainsi que de 1555 à 1564 nous trouvons sur nombre d'ouvrage, son nom et celui de Jean ou Pierre Beelaert, Steelsius, Jean Van Waesberghe, Willem Silvius et Aarnout Birckman. Il est même hors de doute, que longtemps après, Plantin eut recours à d'autres imprimeurs, soit comme co-éditeurs, soit comme aides. C'est ainsi que les *Decretalia Gregorii* de 1573 portent les marques réunies de Plantin, Steelsius et Nutius ; les *Opera Fulgentii* de 1573 et la *Decalogi Elucidatio* de 1576 furent même imprimées à Louvain aux frais et avec les caractères de Plantin. A une date plus récente Plantin employa ce moyen pour alléger sa besogne trop abondante ; mais

<sup>1</sup> *Liggeren der Sint-Lucas Gilde*, I, 214.

dans les commencements, il dût en agir ainsi faute de ressource pécuniaires.

En 1555, l'année de sa première publication, Plantin demeurait près de la nouvelle Bourse (*cerca de la Bolsa nueva, près la Bourse neuve*) et par là nous devons comprendre celle qui venait d'être bâtie au même emplacement qu'occupe la Bourse actuelle d'Anvers. En 1556 il y habitait encore, mais de 1557 à 1561 il demeurait « à la Licorne d'or, rue des Kammers » (littéralement rue des Brasseurs, vulgairement rue des Peignes) (*en la rue de la Chambre, à la Licorne d'or*), le centre des imprimeurs anversois.

En 1564 il transféra ses ateliers et sa librairie à une autre maison de la rue des Brasseurs, située entre la rue de la Montagne et celle du Faucon, et appelée antérieurement *le grand Faucon*. Plantin lui donna le nom nouveau du *Compas d'or*<sup>1</sup>.

En 1565 il acheta la maison du *Petit Faucon*, formant le coin de la rue du Faucon à côté de celle qu'il possédait déjà, ainsi qu'une troisième habitation, sise dans la rue du Faucon et appelée *le Ciseau*. Il resta dans cette triple demeure, jusqu'à ce qu'en 1579<sup>2</sup> il transféra son imprimerie au Marché du Vendredi, et céda sa librairie de la rue des Peignes à son beau-fils, Jean Moeretorf.

La maison du *Grand Faucon* ou du *Faucon*, que Plantin alla occuper en 1564, était habitée précédemment par Jean Beelaert, avec qui, comme nous l'avons vu, il était en relations d'affaires. La nouvelle dénomination que Plantin donna à cette maison, il l'emprunta à la marque symbolique, qu'il avait adoptée en 1558 et que probablement dès 1561 il donna pour enseigne à la maison qu'il habitait à cette époque. En effet trois des ouvrages, imprimés en 1561, portent l'adresse :

<sup>1</sup> VAN DER STRAELEN, p. 8, avec renvoi aux actes échevinaux.

<sup>2</sup> GÉNARD, *Levenschets van Cornelius Van Kiel*, bl. 18.

Antverpiæ ex officina Christophori Plantini *sub circino aureo* ». Les ouvrages qu'il publia en 1555 et 1556, portaient comme marque d'imprimeur un arbre, le long duquel grimpe une vigne, chargeant la cime de l'arbre de grappes de raisins, tandis qu'un vigneron coupe à ras du sol les branches gourmandes. Dans un cadre oval, courant autour de l'allégorie, on lit : *Exerce imperium et ramos comepesce fluentes*. Le cadre lui-même est entouré d'un écusson à peu près carré avec des satyres dans les coins supérieurs. Quelques-uns des livres imprimés en 1556 et 1557 sont marqués d'une vigne avec la devise : *Christus vera vitis*

En 1558 nous voyons apparaître pour la première fois la marque au compas, qui dès lors ne devait plus être détrônée. Elle figurait une main, sortant d'un nuage et tenant un compas ouvert, une des pointes reposant sur une table, l'autre décrivant un arc de cercle. Entre les pointes du compas, au-dessus ou autour de cette figure est enroulé un ruban, avec la devise : *Labore et Constantia*. La forme de ce dessin est très-variée ; si on en faisait le compte on trouverait au moins cent dessins différents employés par Plantin et ses successeurs, les uns maigres et simples, les autres atteignant les proportions d'une véritable gravure d'art. Le cadre de l'écusson n'est pas moins varié. Tantôt ce n'est qu'une simple banderole avec la devise ; tantôt c'est un cercle ou un losange plus ou moins richement décoré, portant la devise à l'intérieur ; le plus souvent ce sont deux figures allégoriques, un laboureur, un Hercule, ou un ange travesti en Hercule, représentant le travail (*Labor*) et une femme figurant la persévérance (*Constantia*).

De même que les tenants de l'écusson, le compas lui-même avait sa signification symbolique : la pointe appuyée sur la table, figurait la constance, celle qui tournait, le travail. Plantin lui-même nous l'apprend, lorsqu'en parlant des planches de la *Biblia polyglotta*, il donne lui-même

l'explication de la marque de son imprimerie : « Du côté opposé, dit-il, on voit l'allégorie de l'imprimeur, le compas, fixe d'une pointe et travaillant de l'autre <sup>1</sup>. »

Plantin ne pouvait choisir une meilleure devise : il était bien en effet, un homme de travail et de persévérance ; toute sa vie est là qui en fait foi. A peine avait-il mené à bonne fin une entreprise, qu'une autre, plus neuve et plus grande, germait déjà dans son cerveau. Au moment où il commença sa carrière d'imprimeur-éditeur, il était fermement décidé à la parcourir jusqu'au bout et à ne céder devant aucune difficulté quelle qu'elle fût. Et lui, l'homme sans argent, sans relations, longtemps sans secours, entama bravement la lutte de la vie, se fiant à son seul travail, et à la puissance de son génie. Des maladies le clouèrent sur son lit, des époques de trouble vinrent bouleverser et paralyser ses affaires ; les secours qu'on lui avait promis en haut lieu, lorsqu'il commençait son entreprise la plus hardie, se firent attendre ; il dut se défaire à bas prix de sa propriété ; se sauver dans une autre ville : et cependant le courage ne l'abandonna jamais ; avec la même bravoure il reprit son travail, sa lutte de tous les jours et à la fin de sa vie il put s'enorgueillir à juste titre du but qu'il avait atteint, de la renommée et de la fortune, qu'il avait acquises honnêtement, par son travail et par sa persévérance.

Si ses débuts furent insignifiants, sa fortune fut rapide. En 1555, il imprima quatre petits livres, dont deux traductions, une réimpression, et un petit volume original, le tout ensemble 663 pages <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> « Ex altera vero parte Plantini typographi symbolum est circinus, » altero pede fixo, altero laborante. » (*Tabularum explic. per C. Plantinum.* — Biblia regia II).

<sup>2</sup> Voir RUELENS et DE BACKER, *Annales Plantiniennes*. Nous ne pouvons que citer les données de cet excellent ouvrage ; nous devons toutefois remarquer que d'après la déclaration même du principal

En 1556, il publia également quatre ouvrages, une traduction, une réimpression et deux livres originaux : le tout contenant 783 pages. En 1557, il publie déjà huit ouvrages, dont six originaux d'une plus grande étendue. En 1558, ce nombre s'élève à quatorze, dont la plupart sont d'un intérêt réel. En 1561 il monte jusqu'à seize; en 1564 à trente-deux; en 1566, la douzième année de son établissement, il atteint le chiffre de quarante-six. De ces quarante-six ouvrages, il en est vingt-sept, dont nous connaissons le nombre de pages, qui est de 6,792; en admettant que les dix-neuf autres, dont le nombre de pages ne nous est pas connu, aient en moyenne la même étendue, nous constatons que, pendant la douzième année après l'ouverture de ses ateliers, Plantin imprima et publia environ 12,000 pages.

Et ce n'est pas seulement le nombre de ses éditions qui augmenta; mais d'année en année elles accrurent aussi en importance et en variété. Si les premières étaient insignifiantes, on s'aperçoit cependant que bientôt Plantin élargit le cercle de son activité. En 1557 il imprime son premier dictionnaire et son premier livre d'heures; l'année suivante paraissent ses premiers classiques latins; l'année d'après il publie sa première Bible latine, ainsi que son premier ouvrage illustré; en 1560 il imprime pour la première fois en Grec; deux ans après il imprime déjà un dictionnaire en quatre langues: Grec, Latin, Français et Néerlandais, et deux années plus tard il publie sa première Bible en Hébreu. En 1565 ou 1566 il avait déjà fait paraître la première de ses éditions de Dodonaeus (Dodoens) et c'est à peine si alors on eut pu citer une branche quelconque des lettres ou des sciences, dont il n'eut imprimé quelque ouvrage;

collaborateur il est très-incomplet, et qu'à l'occasion d'une nouvelle édition, il contiendra presque un quart de plus que les ouvrages cités actuellement: environ 1,300 numéros au lieu de 1,047 que l'ouvrage compte maintenant.

la théologie et la philosophie, la jurisprudence et la physique, l'histoire et la géographie, la philologie et les belles lettres, tout cela se trouvait déjà représenté parmi les éditions Plantiniennes.

Ce progrès rapide n'avait été interrompu que pendant les années 1562 et 1563. Au lieu de seize ouvrages, qu'il publia en 1561, il n'en fit paraître que huit l'année suivante et seulement quatre en 1563. Nous croyons ne pas juger témérairement, en attribuant cet arrêt de l'activité de Plantin aux poursuites judiciaires intentées contre lui et contre quelques-uns de ses compagnons typographes au commencement de l'année 1562, poursuites dont nous avons déjà dit quelques mots en parlant des relations existant entre Henri Niclaes et Plantin.

Le 28 Février 1562 (1564 vieux style) Marguerite de Parme écrivit à Jean Van Immerseel, marquis d'Anvers, une lettre <sup>1</sup>, contenant une petite brochure hérétique intitulée : *Briefve instruction pour prier*, en y ajoutant que Plantin était soupçonné d'en être l'imprimeur ; bien plus, que sur lui et sa famille planaient de graves soupçons d'hérésie. Elle enjoignit donc au gouverneur de procéder à une visite domiciliaire. Le margrave se rendit immédiatement à l'imprimerie de Plantin, dont le chef se trouvait alors à Paris depuis cinq ou six semaines. Assisté du correcteur Espagnol, (Kiliaen ?) et d'un liseur d'épreuves attaché à l'imprimerie, il réussit à découvrir les trois compagnons typographes, qui à l'insu du patron et à leurs propres frais avaient imprimé la brochure hérétique et en avaient expédié la plupart des exemplaires à Metz. Il ne trouva rien à charge de Plantin. Les ouvriers furent arrêtés et immédiatement après l'inquisiteur Tiletanus reçut l'ordre de faire arrêter en outre toute la

<sup>1</sup> Voir *C. Plantin et le sectaire mystique H. Niclaes.* (Append. par C. RUELENS.)

famille de Plantin, y compris la servante, comme suspects des plus graves erreurs.

Les trois compagnons typographes furent interrogés en Mars 1562 et la peine des galères fut requise et probablement prononcée contre eux. Malgré les graves soupçons qui s'étaient élevés contre eux et l'instruction la plus rigoureuse, tout le procès de ses ouvriers ne fit rien connaître à charge de Plantin et de sa famille. Aussi ne trouve-t-on pas de traces que d'autres difficultés lui aient été créées à ce sujet. Cependant cette immixtion de la justice doit avoir eu une influence des plus défavorables sur la marche de l'imprimerie et sera sans doute la cause de la diminution d'activité constatée pendant les années 1562 et 1563 <sup>1</sup>.

Plantin oublia difficilement ces temps désastreux. Dans une lettre du 19 Décembre 1566, adressée à Çayas, secrétaire de Philippe II, il parle d'une offre, que lui fit le roi de France, lorsque pendant *son malheur* il habitait Paris <sup>2</sup>.

En différents endroits il revient sur ces jours néfastes <sup>3</sup>.

Ses amis même s'en rappellent longtemps après. Dans la dédicace de son *Lucretius* à Sambucus en 1565, Gifanius prie celui-ci de prêter son appui à relever l'imprimerie de Plantin, qu'une fatalité ennemie avait depuis peu tourmentée et ravagée.

<sup>1</sup> Depuis que l'auteur écrivit ces lignes les archives de la maison Plantin lui ont appris qu'en 1562 tous les biens meubles de notre imprimeur furent publiquement vendus par la justice et qu'immédiatement après il prit pour associés Jacques et Corneille Van Bomberghen, Geropius Became's et Jacques De Schotte ; ce qui lui permit de relever son établissement. Cette association avait été contractée pour quatre ans. Elle ne fut pas renouvelée en 1567.

<sup>2</sup> *Particularités inédites sur Christophe Plantin et sur l'impression de la Polyglotte*, par M. GACHARD, (*Bulletins de l'Académie Royale de Belgique*, tome XIX, 3<sup>e</sup> partie, 1852, p. 398).

<sup>3</sup> Entre autres dans les préfaces du *Thesaurus Theutonicæ linguæ*, du *Vivæ imagines partium corporis humani*, 1572.

Encore une fois, n'est-il pas plus que probable, que les persécutions de 1562 furent cause de la crise, dont sa correspondance et la diminution de son travail font foi ; et n'est-ce pas là une justification suffisante de l'importance que nous attachons à ce que rapporte la chronique de la *Famille de Charité* ?

Il n'y a d'ailleurs pas de doute, que l'opuscule, pour lequel les ouvriers de Plantin furent condamnés, ne fût de Henri Niclaes ; en effet le texte Néerlandais était imprimé à Embden, résidence de Niclaes, et Plantin lui-même avait déjà publié, sous son nom et sous l'approbation royale, un opuscule de la même origine, intitulé : *Die duitsche Theologie*, imprimé chez lui en 1558 en Français et en Latin, ouvrage reconnu pour une des principales sources, où Henri Niclaes puisa sa doctrine <sup>1</sup>.

Ce ne fut pas la seule difficulté que lui suscitèrent les espions de l'inquisition. Dans un rapport, communiqué le 2 Février 1566 par Marguerite de Parme à Jean van Immerseel, nous le voyons lui et tous ceux qui tiennent sa boutique, dénoncés comme vendant trois ouvrages hérétiques. En 1567, sur une liste dressée par un délateur, il est dénoncé à l'autorité Espagnole comme Calviniste <sup>2</sup>.

Ces dénonciations ultérieures ne lui occasionnèrent pourtant pas de nouvelles poursuites et il surmonta rapidement les difficultés, qu'il avait rencontrées en 1562. Dès 1564 ses travaux sont de nouveau poussés avec énergie. Il avait l'ambition de son métier et il n'épargnait rien pour étendre continuellement le cercle de ses travaux ; il encourageait les auteurs à venir lui présenter leurs œuvres, il leur indiquait les livres qu'il aurait désiré voir préparer pour ses presses,

<sup>1</sup> *Die duitsche Theologie* est le même ouvrage que *le vieil Adam*, et est écrit par Luther lui-même (voir catal. Capron, p. 36. Brux. 1875).

<sup>2</sup> RAHLENBECK, *A propos de quelques livres défendus imprimés à Anvers, au XVI<sup>e</sup> siècle*. (BIBLIOPHILE BELGE, 1856, p. 253).

achetait ou empruntait les manuscrits des classiques, les faisait arranger par ses correcteurs, et ne craignait pas de prendre la plume pour alimenter ses presses.

Car Plantin était plus qu'un ouvrier, qu'un multiplicateur machinal des écrits d'autrui. S'il n'était pas, ce qu'alors ou aujourd'hui on eût appelé un savant, si à ce point de vue il était distancé de beaucoup par les principaux membres des deux grandes familles d'imprimeurs de son temps, auxquels il disputait la supériorité sous tous les autres rapports, il n'en était pas moins un homme instruit et possédant des connaissances très-variées. Les vers de sa main, qu'on rencontre parfois dans les liminaires de ses publications, ne manquent ni d'harmonie ni de beauté ; sa prose Française et Latine, qui caractérise si bien l'homme pratique et sagace, pensant bien et exprimant clairement ses idées, est limpide et élégante. Ce qu'il ignorait il tâchait de l'apprendre et son jugement net et sain lui donnait maintes fois dans des questions scientifiques plus de perspicacité que les savants eux-mêmes.

L'opinion, naguère exprimée par Balzac et répétée de nos jours par Renouard <sup>1</sup>, que Plantin n'aurait pas su le Latin et que pour se donner l'air de le connaître, il se serait fait aider par Juste-Lipse dans sa correspondance, n'a absolument aucun fondement. D'abord Juste-Lipse n'habitait pas Anvers, mais résida presque constamment à Louvain ou à Leyde ; et en voyant les nombreuses lettres Latines adressées à Plantin ou écrites par lui, il n'est pas possible de supposer, que pendant des années il ait joué cette comédie avec des hommes, qui n'auraient pas tardé à s'apercevoir qu'il ne comprenait pas les lettres qu'il signait.

Ce qui nous prouve à l'évidence, que Plantin savait le Latin, c'est la dédicace de l'ouvrage : « *Histoire des pays*

<sup>1</sup> *Annales de l'imprimerie des Estienne*, t. I, p. 121.

*septentrionaux*, écrit en latin par Olaüs le Grand et traduit du latin en français (1561). » Dans cette pièce, adressée à Gaspar Schetz, Plantin dit « plusieurs n'entendant la langue latine, et toutefois alléchés du récit et discours qui leur en étoit quelquefois fait par les autres, m'ont prié, et quasi importuné le leur donner en françois : ce que j'ai différé pour un tems : mais l'autorité avec les raisons de quelques nobles personnages, que je ne pouvois bonnement refuser, m'ont finalement vaincu, et contraint, leur en faire promesse de laquelle j'estime ores m'être acquitté si non tant bien que je devois (et peut-être que je pourrois une autrefois) pour le moins au mieu qu'il m'a été possible, pendant le tems de mes infortunes longues, et grièves maladies assés conneues de mes amis. »

D'autres endroits encore, cela ressort avec une entière évidence. Dans la préface de l'ouvrage : *L'institution de la femme chrestienne*, (1579), traduit du Latin de L. Vives, Plantin dit que pour la réimpression on lui avait recommandé une mauvaise traduction, mais qu'en comparant le texte original et la traduction, il remarqua que celle-ci était très-inexacte, ce qui l'engagea à faire faire une nouvelle traduction.

Dans la chronique de Malines par Azevedo, nous trouvons encore qu'en 1574, Plantin harangua en Latin les révérends pères, réunis à Louvain dans le second collège provincial.

Puisque Plantin traduisit déjà en 1561 l'ouvrage de Olaüs Magnus, il faut qu'il ait appris cette langue avant ou peu de temps après son arrivée à Anvers. Mais ce qui lui coûta plus de temps et de peine, ce fut la connaissance du Néerlandais.

Dès son arrivée dans notre pays, il commença cette étude, et c'est principalement à son désir d'apprendre notre langue et au choix des moyens qu'en homme habile et pratique, il y employa, que nous devons nos plus anciens dictionnaires.

Il nous apprend cela avec force détails dans la préface de

son *Thesaurus Theutonicae linguae*, son dictionnaire Flamand, Français, Latin. Lorsque, il y a plus de vingt ans, je me fixai dans les Pays-Bas, dit-il, bientôt le désir me prit de comprendre la langue du pays et comme le temps de suivre les leçons d'un maître me faisait défaut, je commençai moi-même à rassembler des mots que j'annotai par ordre alphabétique, à mesure que je les rencontrai afin de m'informer à loisir par après de leur signification et de leur emploi.

J'étais déjà fort avancé, lorsque j'appris que certaines personnes, entre autres M. Gabriel Meurier, travaillaient à un ouvrage semblable et étaient sur le point de le publier. Cette nouvelle fit ralentir mon zèle et bientôt j'abandonnai mon projet, dans l'espoir, qu'un homme compétant nous aurait doté d'un dictionnaire complet, comme il en existe chez d'autres peuples. Mais après avoir longtemps attendu en vain, mon ancien désir se réveilla et les affaires de mon imprimerie me laissant alors plus de loisir, je repris le projet de rechercher quelqu'un qui fût en état de confectionner un dictionnaire, Flamand-Français, aussi complet que possible.

Je fis ce que ferait un homme, qui, cherchant un bon maçon ou un bon architecte, pour se faire construire une maison, s'adresse à plusieurs individus et les trouvant tous différents d'opinion, demande à chacun un projet de sa composition afin de comparer les avantages et les défauts de chacun, et d'arrêter plus tard facilement et sûrement son choix sur l'un d'enx.

Je m'adressai à différentes personnes, que je croyais à même d'exécuter mon projet et laissai chacun terminer l'ouvrage à sa guise, pour en faire ensuite, par fusion, le meilleur ensemble possible.

A l'un je fis traduire en Flamand tous les mots d'un dictionnaire Latin-Français, à un autre tous ceux d'un dictionnaire Français-Latin : à chacun je donnai l'ordre de classer

les mots Flamands par ordre alphabétique. Un troisième prenait dans tous les dictionnaires Flamands et Allemands les mots qui pouvaient nous servir, un quatrième travaillait d'après son propre plan.

Peu de temps après l'un d'eux me remit, comme preuve de son travail, la traduction Flamande des mots Latins ; j'y ajoutai les mots Grecs et Français et je l'imprimai sous le titre de *Dictionarium tetraglotton* (1562). Un nouvel accident arrêta encore une fois l'entreprise. Néanmoins chacun des entrepreneurs m'apporta peu après son ouvrage, que je soumettai à leurs délibérations communes pour leur permettre de compléter leur travail l'un par l'autre. Le résultat de cette expérience fut tel, que malgré leur dimension les marges du papier ne suffirent point à leurs notes. On fut obligé de mettre du papier blanc entre les feuilles écrites. Puis on commença l'impression, mais lorsque le tirage des premières feuilles fut terminé et qu'on les eût montrées à quelques personnes, tant de nouvelles observations se produisirent, que je résolus d'arrêter le tirage pour faire encore une fois revoir l'ouvrage par d'autres personnes et d'arriver de la sorte si possible à la perfection.

Mais l'expérience m'apprit que c'était un espoir chimérique de s'attendre à faire du premier coup un dictionnaire parfait d'une langue vivante. Je pris donc le parti de faire imprimer l'ouvrage tel qu'il était, espérant, qu'il servirait de base à un travail plus complet. L'ouvrage commencé fut encore une fois interrompu en 1568, quand les douze premières feuilles étaient imprimées. Cette fois on ne le reprit que lorsque le surcroît de besogne, qui l'avait fait mettre à l'écart, cessa avec les travaux de la *Biblia polyglotta*, mais cette fois je le fis tirer d'un trait sans permettre qu'on y apportât encore le moindre changement.

L'espoir, exprimé par Plantin dans cette préface, que son dictionnaire pût servir un jour de base à quelque chose de

meilleur, ne fut pas vain. Son livre parut en Janvier 1573, et déjà en 1574 on imprima la première édition du dictionnaire de Kiliaen, qui sans doute n'était autre chose que les matériaux recueillis parcelui-ci pour le dictionnaire de Plantin. Plantin l'avait encouragé à composer cet ouvrage ; il lui en avait facilité les commencements <sup>1</sup> et le fit imprimer pour son compte chez Gérard Smits. Le dictionnaire de Kiliaen fut un véritable trésor pour notre langue ; il eut dix éditions et fait encore autorité de nos jours pour l'étude du Néerlandais. C'est à bon droit qu'il a été appelé le premier dictionnaire de notre langue. Ce qui existait avant lui n'était, à l'exception de la *Theutonista* de Van der Schueren, que de petites listes de mots à l'usage des écoles, et ne saurait être comparé au livre de Plantin ni en étendue ni en valeur. La *Theutonista* est certes beaucoup plus sérieuse, mais il faut remarquer que cet ouvrage estimé était le dictionnaire d'un dialecte et nullement du Néerlandais proprement dit.

De 1573 date pour ainsi dire l'acte d'émancipation de notre langue ; elle devint en ce moment l'héritière légitime de tous les dialectes qui jusqu'alors s'étaient disputé la prépondérance. Anvers, avec son marché universel, où des habitants de toutes les parties des Pays-Bas trafiquaient, était le meilleur terrain pour mener à bon terme une entreprise comme celle du *Thesaurus* ; Kiliaen avec ses profondes connaissances philologiques, et Plantin avec son esprit pratique étaient le mieux en état de la faire réussir.

Dans ce que Plantin nous raconte, sur l'origine de son dictionnaire, nous voyons à quel degré il possédait le talent d'employer d'autres hommes à l'exécution de ses desseins. Ce fut là chez lui dès le commencement et pendant toute sa vie, comme chez tant d'autres hommes célèbres, un mérite capital. Le soin extrême, avec lequel il cherchait parmi les

<sup>1</sup> Voir la Préface de Kiliaen.

savants de son temps ceux, qui pouvaient le mieux l'aider dans son travail multiple, est un de ses plus beaux titres à notre admiration et à notre reconnaissance.

Quelques-uns des hommes, qui étaient attachés à son imprimerie comme correcteurs, étaient réellement éminents. Il convient de faire remarquer ici, qu'alors on exigeait d'un correcteur bien plus que ce que l'on regarderait aujourd'hui comme nécessaire ou comme possible. La lenteur des moyens de transport ne permettant pas d'envoyer chaque épreuve à l'auteur, lorsque celui-ci demeurait à quelque distance, il était indispensable qu'il y eût à l'imprimerie des hommes entendus, qui fussent à même de se charger de cette partie de la besogne des écrivains, et qui eussent des connaissances suffisantes de langue et de style et une instruction générale assez complète pour se charger avec succès d'une correction critique.

C'est ainsi qu'une ordonnance de Philippe II du 19 Mai 1562 touchant les imprimeurs, arrêta que les correcteurs auraient à passer un examen sur la langue dans laquelle ils voudraient corriger des épreuves.

Kiliaen se plaint, dans une épigramme, des difficultés et des désagréments multiples que présente son travail par la faute des faiseurs de livres qui, tout en écrivant illisiblement, envoient avec trop de précipitation leurs ouvrages chez l'imprimeur et s'en prennent au correcteur, lorsque leurs livres n'ont pas tout le succès désiré.

Parmi les correcteurs de Plantin, le premier est le célèbre Corneille van Kiel, Kilianus ou Kiliaen <sup>1</sup>. Il naquit à Duffel vers 1528. Il est probable que son nom de famille était Abts et que van Kiel n'était qu'un surnom.

Dès 1556, c'est-à-dire l'année qui suivit celle de l'établissement définitif de Plantin, nous voyons Kiliaen dans les

<sup>1</sup> Voir sa biographie par P. GÉNARD, Anvers, L. de Cort, 1874.

ateliers, prenant place dans cette chaise de correcteur, qu'il devait occuper pendant plus de cinquante ans. Ce fut lui, qui eut la plus grande part dans la confection du dictionnaire de Plantin, dont nous parlions, il y a un instant, et acquit par là et plus encore par le dictionnaire, dont il le fit suivre immédiatement, parmi tous les collaborateurs de Plantin, la gloire la plus durable et la plus légitime. Nous possédons en outre de Kiliaen plusieurs traductions du Français et du Néerlandais, dont les principales sont les histoires de *Philippe de Commines* et la *Description des Pays-Bas* par L. Guicciardin. De plus, il prépara un dictionnaire en quatre langues: Latin-Grec-Français-Néerlandais et un dictionnaire Latin-Néerlandais, qui malheureusement restèrent tous deux à l'état de manuscrit dans la bibliothèque des successeurs de Plantin. Quelques poésies Latines pleines de verve, lui valurent parmi ses contemporains une certaine célébrité dans ce genre. Il mourut à Anvers, le 15 Avril 1607.

Le second en ligne est Théodore Pulmannus ou Poelman. Il était né vers 1510<sup>1</sup> à Cranembourg dans le duché de Clèves et exerçait à Anvers depuis sa jeunesse jusque dans ses vieux jours le métier de foulon. Ce rude travail n'en permit pas moins à cet homme zélé de s'adonner à des études sérieuses.

Avant que Plantin l'eût attaché à son imprimerie, Poelman avait déjà publié quelques ouvrages en d'autres villes : à Bâle, Lyon et Cologne.

C'est en 1560 que son nom paraît pour la première fois sur une édition Plantinienne. Il y publia plus tard les principaux poètes Romains et quelques prosateurs. Il faisait preuve d'un grand zèle comme philologue et, d'après Giseli-

<sup>1</sup> D'après C. Ruelens en 1530 ; suivant Paquot en 1510. Cette dernière date est sans doute la plus exacte : car, lorsqu'en 1567 il publia l'*Antonius*, Poelman s'appelait lui-même un vieillard : « Non possum ne nunc quidem *senex* quas prius dilexi deserere litteras. »

nus, il serait le premier qui, dans notre pays, s'appliqua à la publication critique des manuscrits.

Malheureusement, il paraît avoir eu la malencontreuse habitude de remplacer par des corrections fantaisistes les passages qui lui paraissaient corrompus ou obscurs <sup>1</sup>.

Ses publications portent le cachet de ce soin jaloux, qui est le caractère propre des éditions de Plantin : ses notes sont courtes, mais pleines de renseignements.

D'après Foppens, Sweertius et Valère André, il se rendit en Espagne à un âge très-avancé et mourut à Salamanque. Ces auteurs le confondent probablement avec son fils, qui alla s'établir comme libraire en Espagne. Paquot <sup>2</sup> émet et non sans raison, l'avis qu'il mourut dans notre pays.

Un troisième correcteur est Victor Giselinus. Il ne doit cependant pas avoir exercé longtemps son emploi, eu égard à sa carrière remplie de voyages et de déplacements.

Il naquit à Zantvoorde près d'Ostende en 1543, d'après les uns, en 1549 suivant d'autres ou très-probablement encore avant la première de ces dates <sup>3</sup>.

Il fit ses études à Louvain et revint ensuite à Bruges ; plus tard il retourna à Louvain d'où il gagna Paris et poussa ensuite jusqu'à Dole, où il fut promu en 1571 au grade de docteur en sciences médicales et d'où il retourna en Flandre, en 1577.

Il mourut en 1601 à Bergues-Saint-Winoc, où il exerçait la médecine depuis nombre d'années. Ce n'est que pendant le

<sup>1</sup> F. VANDERHAEGHEN : *Notice sur la Bibliothèque Plantinienne*, Gand, 1875, 4, 5 ; GÉNARD . *C. van Kiel*, 8.

<sup>2</sup> PAQUOT, *Mémoires*, XVI, 393.

<sup>3</sup> Paquot, qui indique aussi l'année 1543 comme date de sa naissance, prétend qu'après avoir terminé ses études à Bruges et à Louvain, il revint dans sa ville natale et entra en relations avec un poète distingué, Arnold Laurent Berchemus, qui mourut déjà en 1558. En admettant cette date, il faudrait donc que Giselinus eût accompli tout cela à quinze ans.

court laps du temps qui s'écoula entre son retour de France en 1561 et sa promotion à Dole, qu'il a pu être employé chez Plantin.

Aussi les écrits, qu'il y publia, indiquent-ils que c'est pendant ces années qu'il habitait Anvers. Son *Prudentius*, ses *Adagia* et son *Ovidius*, parus le premier en 1564, les deux autres en 1566, sont tous les trois datés d'Anvers.

Franciscus Raphelengius, François de Raphelenghien ou Frans van Ravelingen, occupe un rang distingué parmi les collaborateurs de Plantin. Il naquit le 27 Février 1539 à Lannoy, en Flandre, et commença ses études à Gand. A la mort de son père, sa mère le destina au commerce et, dans cette intention, l'envoya à Nuremberg. Au lieu de travailler au bureau, il s'appliqua à l'étude des lettres. De retour dans sa patrie, il trouva l'occasion d'aller à Paris où il étudia spécialement les langues Grecque et Hébraïque. Plus tard il se rendit à Cambridge, où il approfondit encore l'étude du Grec. En retournant à sa ville natale, il s'arrêta en route à Anvers où, en achetant des livres, il entra en relations avec Plantin <sup>1</sup>, qui se lia intimement avec lui, l'attacha à son imprimerie comme correcteur et lui donna en mariage sa fille aînée, Marguerite.

C'est surtout aux langues Grecque et Orientales que s'était appliqué Raphelengien et il y avait acquis une érudition peu commune. Il aida puissamment Arias Montanus dans la publication de la *Biblia polyglotta*. Nous trouvons aussi qu'il se fit inscrire comme bourgeois d'Anvers et fut reçu

<sup>1</sup> Nous ne savons au juste en quelle année cela eut lieu. Les *Annales Plantiniennes* font mention d'un *Horatius* qu'il aurait publié chez Plantin en 1558. Seulement cette indication étant simplement basée sur la mention d'un autre catalogue, nous croyons pouvoir la considérer comme douteuse. Raphelengien n'avait en effet que 19 ans en 1558, et il est difficilement admissible qu'avant cet âge il eût terminé tous ses voyages et ses études.

comme maître-imprimeur dans la gilde de St-Luc en 1576. C'est sans doute vers la même époque qu'il ouvrit une librairie distincte de celle de son beau-père.

En 1577, nous le trouvons établi à côté du porche septentrional de l'église de Notre-Dame, c'est-à-dire au Marché au Linge ; et cette adresse nous la lisons sur un petit nombre d'impressions anversoises dont il se dit l'éditeur <sup>1</sup>. Il dirigea l'imprimerie de Plantin, lorsqu'en 1582 son beau-père émigra à Leyde, et en 1586 il se mit lui-même à la tête de la maison de cette dernière ville. La même année il fut nommé professeur à l'Université de Leyde <sup>2</sup>, où il exerça en même temps la profession d'imprimeur. Il publia ses ouvrages avec la mention : A l'imprimerie Plantinienne chez F. Raphelenghien, à Leyde (*Lugduni Batavorum, ex officina Plantiniana apud Franciscum Raphelengium*).

Comme correcteurs à l'imprimerie Plantinienne on cite encore : François Harduinus ou Harduyn, de Gand ; Antoine Ghesdael et le célèbre Juste Lipse ; mais chacun de ces hommes a demeuré si peu de temps à Anvers, du vivant de Plantin, que c'est à peine s'ils ont pu lui donner un coup de main.

Il est probable que Joannes Gubernator, ou Jean le Gouverneur, y travailla en cette qualité ; car la dédicace des *Symbolica M. Claudii Paradini*, qu'il traduisit en Latin, est datée de *Antverpiæ anno 1562, ex officina typographica Christophori Plantini*.

Ce qui ne saurait être mis en doute, c'est que Plantin trouva un aide sérieux dans son second gendre, Jean Moereturf, qui épousa vers 1571, Martine, sa seconde fille et devint le chef de la famille des Moretus-Plantin.

<sup>1</sup> TIELE. *Les premiers imprimeurs de l'université de Leide*. (Bibliophile belge, 1869, p. 142).

<sup>2</sup> C'est par erreur que Van der Straelen indique cette ville comme lieu de naissance des deux aînés de ses enfants.

Jean Moereturf, était né à Anvers le 22 Mai 1543, de parents Lillois : Jacques Moereturf et Adrienne Gras. C'était un homme qui ne manquait pas de connaissances, et qui était lié d'amitié avec d'illustres savants. De ce nombre était Juste Lipse, dont, en 1584, il traduisit du Latin en Flamand le traité *de Constantia*. On dit de lui, qu'il était venu à l'imprimerie à l'âge de quinze ans, soit en 1558, peu de temps après Kiliaen. Il est probable qu'il y travailla d'abord comme ouvrier ; et il est certain, qu'il ne s'occupa plus tard que des intérêts matériels de la maison. Il dût être un travailleur zélé : un homme d'affaires, qui, par ses qualités convenait mieux que Van Ravelingen au laborieux Plantin. Tandis que Moretus ne tenait qu'à imprimer et à vendre des livres, Raphelenghien de son côté, aimait mieux d'en acheter, d'en lire et d'en écrire.

Plantin prévît que son imprimerie prospérerait davantage entre les mains du travailleur qu'entre celles du savant ; ce qui l'engagea à la céder, de son vivant, à l'époux de sa fille puînée, plutôt qu'à celui de son aînée. Ce qui prouve une fois de plus la perspicacité de Plantin, c'est que Jean Moereturf soutint dignement la réputation de la maison et que ses descendants le firent encore longtemps après lui, tandis que l'imprimerie de Raphelenghien à Leyde, ne fit plus guère parler d'elle.

Hâtons-nous toutefois d'ajouter, que Plantin n'était pas plus satisfait de l'esprit uniquement mercantile de l'un, que des goûts exclusivement studieux de l'autre de ses gendres. D'après lui un imprimeur devait être un homme instruit, ayant des idées larges, comprenant et sachant aussi bien diriger une besogne matérielle qu'un travail intellectuel, mais n'étant jamais entièrement absorbé ni par l'une ni par l'autre. Aussi n'est-ce qu'avec un dédain mal déguisé qu'il écrit en 1572, à Çayas, secrétaire du roi Philippe, qui lui

avait demandé une personne capable de diriger l'imprimerie de l'*Escorial* <sup>1</sup> :

« Quant à mes gendres, le premier n'a oncques prins à cœur que la cognoissance des langues latine, grecque, hébraïque, chaldée, syrienne, arabe et des lettres humaines, et à bien, léalement, soingneusement et fidèlement corriger ce qui lui est enchargé ; — le second ne s'est oncques entremis que de vendre, achapter, pacquer et ordonner des affaires de nostre boutique ! » Il estime qu'aucun d'eux n'est en état d'organiser une imprimerie nouvelle ; c'est à peine s'il les croit capables de continuer la sienne, à la condition de rester unis.

Par le choix de ses collaborateurs, et par la part qu'il prit lui-même à certains travaux, nous avons vu que Plantin était à même de soigner les intérêts scientifiques de sa maison ; voyons maintenant quelle était sa valeur comme imprimeur, et comme travailleur.

Pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, l'imprimerie avait fait de grands progrès matériels. Au lieu, des caractères laids, difformes, et d'égale grandeur, se continuant avec une désespérante uniformité sur des lignes toujours remplies ; au lieu des mots, inintelligibles à force d'abréviations, des pages disgracieuses, par suite du manque absolu d'ornements ou de variété, comme nous en voyons jusqu'en 1500 environ, et comme les impressions Anversoises de Gérard Leeu, de Godefroid Bac, de Roland van den Dorp et d'Eckert van Homberch par exemple, le sont encore ; au lieu de tout cela, nous voyons apparaître au XVI<sup>e</sup> siècle une multitude de caractères de forme nouvelle : il y en a de petits, de grands, de moyens ; ils s'appellent Romains, Italiens, Gothiques, sans compter les caractères Grecs et Hébreux. Les lignes, les pages, les titres sont arrangés et disposés avec plus de goût ; les abréviations

<sup>1</sup> GACHARD. *Particularités, etc.*, p. 394.

disparaissent pour la plupart ; les lignes au lieu de se continuer sans interruption, sont coupées en alinéas ; la variété des caractères, employés dans le même livre, et parfois à la même page, donnent aux impressions un aspect plus agréable et plus varié.

Plantin vécut au siècle des grands imprimeurs. Il fut le contemporain du plus grand des Aldes, du plus célèbre des Estiennes. Le caractère des ouvrages, qu'il publia, diffère naturellement des éditions de ses émules. Ils vécurent avant lui dans des pays où la renaissance classique s'était produite plus tôt et avait trouvé plus de vestiges de l'antiquité. Mais s'il ne les égale ni par ses connaissances personnelles, ni par le nombre de ses éditions originales des auteurs anciens, les services qu'il rendit au monde des lettres n'en peuvent pas moins être comparés à ce que nous devons à ses illustres contemporains Italiens et Français ; et quant à son travail matériel, il leur est égal sinon supérieur.

Et d'abord ses caractères : en les comparant à ceux de ses rivaux, nous trouvons que ses gracieuses lettres Italiques, ses solides caractères Romains aux grosseurs égales, aux larges ouvertures, aux contours nettement tracés, ne le cèdent en rien aux beaux caractères des Aldes, tout en étant supérieurs aux Italiques inégaux et durs des Estiennes et à leurs caractères Romains moins purement dessinés. Ses types Grecs aux formes solides et gracieuses dépassent de beaucoup les lettres rudes et embrouillées des Aldes et vont de pair avec les caractères admirables des Estiennes ; et si nous nous abstenons de chercher des différences entre les types Hébreux des trois maisons, nous n'en devons pas moins faire remarquer ici que le beau caractère Gothique de Plantin n'était que peu ou point employé par ses rivaux.

Plantin est en outre plus artiste qu'eux dans son métier ; en observant les distances entre les mots et entre les lignes, il ajoute à la clarté, ainsi qu'à la beauté de ses impres-

sions ; par la grande variété de caractères, par l'arrangement plein de goût du commencement des alinéas et de chapitres ; par l'adjonction, s'il y a lieu, de quelques légers ornements ; par d'élégants frontispices et des gravures de meilleurs maîtres ; par des lettrines artistiquement découpées il prête à la monotonie de l'impression la vie et le mouvement. Ses ouvrages bien soignés font plaisir à l'œil, avant même que l'esprit en ait jugé le contenu.

De son temps et après lui on se racontait qu'il imprimait au moyen de caractères d'argent ; et je me rappelle qu'en voyant, tout enfant, pour la première fois un *Missel* de Plantin, sans que j'eusse jamais entendu parler d'impressions bonnes ou mauvaises, d'éditions estimées ou non recherchées, je fus si ravi à la vue d'une œuvre typographique de tant de goût, de netteté et de solidité, que je m'écriai : on dirait que ce livre est imprimé en caractères d'argent. Je ne fus donc guère étonné plus tard, d'apprendre que les contemporains de Plantin prétendaient que ses caractères étaient coulés dans ce métal précieux : l'impression que fit son travail sur les premiers qui le virent, avait du être la même que celle qu'il avait produit sur ma jeune imagination.

Ce qui ne fit pas de tort à l'ouvrage de Plantin, pas plus qu'à celui de ses meilleurs concurrents, c'était l'excellente qualité de son papier. Nos pauvres livres contemporains, imprimés pour la plupart sur du papier cotonneux et d'une beauté apparante, auront dans trois cents ans un tout autre aspect, que celui que les livres du *xvi<sup>e</sup>* siècle conservent encore actuellement et garderont longtemps après nous. Imprimés sur du papier ferme et souple, ils sont toujours aussi frais, aussi solides et aussi immaculés qu'au jour de leur publication : les siècles leur ont seulement donné cette respectable patine, qu'ils répandent sur les objets d'art anciens comme une douce auréole.

Plantin était donc avant-tout un industriel, actif, sagace et

éclairé. Renouard lui-même, tout en élevant la gloire des Estiennes au-dessus de celle de Plantin <sup>1</sup>, dit de lui :

« Plantin mérite les plus grands éloges pour les importants et utiles travaux qui remplirent sa carrière typographique ; il eut au plus haut degré le talent de savoir *faire faire*, et tient un des premiers rangs parini ce que, depuis quelques années on nomme les grands industriels. De nos jours, il aurait eu des premiers les presses mécaniques et des meilleures et des plus expéditives. Par sa constante activité et par un heureux choix de savants aides-littéraires il opéra avec assez de succès pour avoir jusqu'à vingt-deux presses roulantes et quelquefois plus, nombre prodigieux pour ce temps-là tandis que les Manuces, les Estiennes n'en eurent habituellement que de deux à quatre ; dans les circonstances difficiles, et pour eux elles furent fréquentes, ils en entretenirent à peine une, et presque jamais au delà de cinq à six ».

L'attention que Plantin apportait à la valeur intrinsèque de ses publications n'était pas moindre que la prudence, dont il faisait preuve dans la direction de la partie matérielle de son imprimerie. De son vivant comme aujourd'hui, il était célèbre pour l'exactitude qu'il mettait à reproduire scrupuleusement le texte qu'on lui confiait. De son temps Scaliger l'opposait au second Henri Estienne, qui, d'après l'expression du critique français, dans sa sottise confiance en lui-même ne se gênait pas pour changer et gâter ce qui lui déplaisait dans un texte. Les savants de tous les pays louaient à qui mieux mieux la valeur et l'exactitude du travail de Plantin <sup>1</sup>. Lui-même s'élève à différentes reprises contre les imprimeurs, « qui se vantent

<sup>1</sup> RENOUARD, *Annales de l'Imprimerie des Estienne*, 1843, p. 122.

<sup>1</sup> Voir les attestations de Scaliger, Plantinus, Lipsius, Dom Nicolas Antoine, Baronius, Arias Montanus et une foule d'autres dans Maittaire (*Annales Typographici*, Hagae, ann. MDCCXXV, tom. tert., pars post. p. 546). Voir aussi Guicciardin, Scribanus et de nombreuses préfaces.

de rendre aux lettres les plus grands services par leur soin et leur travail, et remplissent si mal leur tâche, qu'ils donnent des charbons au lieu de pierres précieuses. » Il invite en outre les personnes compétentes et celles qui lui portent de l'intérêt à « le prévenir à temps, dès qu'elles remarqueraient qu'il s'est trompé, pour lui permettre d'effacer les taches, de nature à priver de son ornement, l'art par excellence, que d'aucuns exercent hélas, avec trop peu de soins <sup>1</sup>. » Cette invitation à lui indiquer les fautes qu'il aurait commises, donna peut-être lieu à la tradition, qu'il aurait affiché à sa porte les épreuves avec invitation aux étudiants d'y rechercher les incorrections.

Dans une lettre à Ortelius <sup>2</sup> il explique en détail, les soins qu'il apporte à corriger ses anciennes éditions et à livrer un travail de plus en plus parfait. « A peine, dit-il lui-même, avais-je publié un livre, que je prenais déjà soin d'en obtenir un texte nouveau et meilleur, engageant sans cesse les savants à me fournir leurs remarques ou celles d'autrui. » De son propre aveu dans la même lettre, il possédait dans sa maison presque tous les ouvrages qu'il avait publiés antérieurement et qui maintenant étaient corrigés, enrichis de notes ou augmentés d'une autre manière.

Il faisait cette déclaration spécialement à propos des classiques Latins publiés par lui, et auxquels il consacrait ses meilleurs soins. En 1560, il avait entrepris sérieusement la publication d'une collection d'auteurs Latins en petit format. Pulmann le seconda puissamment dans la préparation de cette édition de poche ; bientôt Giselinus se joignit à lui, sans compter le grand nombre de savants, qui publièrent chez Plantin l'une ou l'autre partie de cette collection, enrichie de leurs commentaires.

<sup>1</sup> Postface du *Promptuarium latinae linguae*, 1576.

<sup>2</sup> Au sujet de l'œuvre de L. Lemnius : *De miraculis occultae naturae* 1581.

Pour les classiques en petit format on suivait généralement les éditions des Aldes, auxquels les correcteurs de Plantin ajoutaient de courtes notes explicatives et des remarques marginales. Il arrivait souvent qu'en dehors de celles-ci on recourût aux textes d'autres éditeurs et à des manuscrits; plus d'une édition reposait tout entière sur les versions de ces derniers. Citons comme exemples : le *Juvenalis* de 1566 publié d'après trois; l'*Horatius* de la même année, d'après quatre; le *Claudianus* de 1571, d'après cinq manuscrits.

Les ouvrages que des savants, étrangers au pays, ou tout au moins à la maison de Plantin, firent paraître dans son imprimerie sont encore plus estimés que ces sortes d'éditions, dues aux soins de ses collaborateurs. Nous citerons entre autres le *Virgilius* de Fulvius Ursinus, le *Valerius Maximus* de Pighius, le *Virgilius* de Germanus Valens et le *Tacitus* de Juste Lipse.

Proportionnellement à ses éditions de classiques Latins, Plantin ne publia que peu d'auteurs Grecs classiques. Le petit nombre, qu'il en imprima, étaient très-probablement préparés par Raphelengien et étaient calqués pour la plupart sur les versions des Estiennes. Remarquons aussi, que parmi les nombreux classiques de Plantin on ne rencontre guère que deux éditions Latines originales, le *Sextus Aurelius Victor* préparé par André Schott et le *Liber de ortographia* de Cassidore par Louis Carrio, parus tous deux en 1579; il ne publia que trois éditions originales d'auteurs Grecs, les *Lettres amoureuses d'Aristénète* en 1566 revu par Sambucus, les *Dionysiaques* de Nonnus par Gérard Falkenburg en 1569 et le *Stobée* en 1575 par Guillaume Canterus <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On sait que le plus ancien des Aldes publia trente-trois éditions originales; ses successeurs immédiats dix-neuf; Paul Manuce onze; Robert Estienne I en imprima huit; Henri II dix-neuf; tous les Aldes ensemble soixante-trois; tous les Estiennes vingt-huit. — RENOARD, *Annales de l'imprimerie des Estienne*, II, 146.

Une preuve du soin que Plantin mettait à livrer des **textes exacts**, c'est qu'il acheta un grand nombre de **manuscrits précieux** d'auteurs anciens, qui se trouvent encore aujourd'hui dans la bibliothèque de son imprimerie.

Plantin s'appliqua encore plus à l'impression de livres religieux qu'à la publication des classiques. A la **vérité** pareille besogne ne devait pas lui faire une grande réputation dans le monde savant ; mais lui et ses descendants devaient y trouver leurs gains les plus considérables. Comme nous l'avons vu, son premier livre d'heures date de 1557, son premier missel parut en 1571, et en 1572 il en imprima cette superbe édition d'une **exécution magistrale** et d'une grande richesse de gravures, qui devint le type des centaines de mille ouvrages du même genre, que sa maison livra pendant des siècles au monde catholique.

Le Concile de Trente avait ordonné l'examen des cathéchismes, des livres d'heures et des missels. Plantin, qui en 1568 avait déjà obtenu, du pape Pie V, un privilège pour la publication d'ouvrages religieux, tels que livres d'heures, diurnaux, antiphonaires et missels, envoya à Rome, en 1570, un missel nouveau et obtint du même Pape le privilège d'imprimer ce livre pour les Pays-Bas, la Hongrie et une partie de l'Allemagne. Il obtint en outre de Philippe II le privilège d'imprimer, à lui seul, ces livres pour tout le royaume d'Espagne et pour les colonies Espagnoles de toutes les parties du monde. Sur l'ordre du roi, communiqué au duc d'Albe, par lettre du 31 Janvier 1571, l'imprimerie Plantinienne devait, depuis cette époque, livrer tous les trois mois, de six à sept mille livres d'heures, autant de diurnaux et quatre mille missels. Ce privilège, conservé pendant des siècles par la famille de Plantin, a été la source principale de sa fortune.

Ni la publication de ses classiques, ni celle de ses livres religieux ne fit négliger à Plantin ses autres occupations. Nous avons déjà fait plus haut le relevé sommaire de ce qu'il

produisit de plus remarquable jusqu'en 1566. En continuant cette revue par ordre chronologique, nous annotons qu'en 1567, il publie le *Corpus juris civilis* en neuf volumes ; en 1586, il fait paraître quarante ouvrages et entreprend sa *Bible polyglotte* ; en 1569, il édite la *Summe de St-Thomas* et les *Origines Antverpianae de Goropius Becanus* ; en 1570, paraît son *Epitome Thesauri lingue sanctae* ; en 1571, ses *Humanae salutis monumenta* avec soixante-et-onze superbes gravures ; son *Histoire d'Espagne* par Estevan de Garibay y Camallao, en quatre tomes in-folio ; en 1572, son *Œconomia methodica concordantium scripturae sacrae* par George Bullock, et le premier de ses grands et superbes Missels. En 1573, paraît enfin sa *Biblia polyglotta*, cette œuvre gigantesque, son principal titre de gloire, qui avait été l'objet de ses soins les plus assidus pendant cinq ans, mais ne l'avait pas empêché de publier pendant ce temps un grand nombre d'autres ouvrages.

Plantin s'était préparé de longue main à cette grande œuvre, s'attachant tout spécialement à former de bons compositeurs en Grec, en Hébreu et en Chaldéen.

A la foire de Francfort, pendant le carême de 1566, il fit voir quelques pages-spécimen d'une réimpression de la Bible polyglotte, imprimée de 1514 à 1517 à Alcalá, sous la direction du cardinal Ximènes et qui en 1566 se faisait déjà rare<sup>1</sup>. Chacun les admira. L'électeur Auguste de Saxe, qui avait l'intention de faire réimprimer le même ouvrage, abandonna sur le champ son projet et encouragea Plantin à exécuter

<sup>1</sup> Voir entre autres CHAPEL GORIS (J. F. N. Loumyer), *Vie de Benoît Arias Montano* (TRÉSOR NATIONAL, tome III, 1<sup>re</sup> série. Bruxelles 1842). — GACHARD, *Particularités inédites sur Plantin et sur l'impression de la Bible polyglotte* (BULLETINS DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE, tome XIX, 3<sup>e</sup> partie, page 380. Bruxelles, 1852. — Préface et autres pièces justificatives ajoutées à la Bible. — *Correspondance de Philippe II.* publié par M. GACHARD.

son plan. Le Sénat de Francfort et le comte Palatin lui firent de magnifiques propositions, pour l'engager à s'établir dans leurs États. Plantin refusa : il ne voulut point quitter sa patrie d'adoption.

Il envoya une épreuve à Philippe II, qui, lui aussi, avait l'intention de faire réimprimer la Bible d'Alcala. Le roi lui demanda un devis estimatif de l'entreprise. Plantin estima les frais à 12,000 florins pour le papier et une somme pareille pour l'impression, sans parler des frais de correction des épreuves et des caractères neufs <sup>1</sup>. Il pria le roi de lui faire une avance de 6,000 ducats. L'affaire sourit à Philippe et il soumit la proposition au conseil général de l'Inquisition.

Celui-ci envoya Arias Montanus à Alcala pour prendre l'avis des docteurs de l'Université. Arias Montanus, qui fut mêlé à l'entreprise et en partagea avec Plantin la direction suprême, était né vers 1527 à Fregenal de la Sierra, petite ville de l'évêché de Badajoz et du district de Séville. Au nom de sa ville natale (Sierra) il emprunta son nom habituel de Montanus ou Montano, et à celui de Séville, il emprunta son surnom de Hispalensis. Après avoir fait à Alcala de brillantes études dans différentes branches scientifiques, il reçut la prêtrise, devint en 1560 chevalier de l'ordre de St-Jacques et y prononça les vœux de St-Augustin. En 1562, il accompagna l'évêque de Ségovie au Concile de Trente, auquel il prit une part active. En 1566, Philippe II en fit un de ses chapelains et il remplissait ces fonctions, lorsqu'il fut question du projet de Plantin.

Les professeurs d'Alcala approuvèrent le plan, en conseillèrent l'exécution et proposèrent quelques améliorations à l'édition précédente. Le Conseil d'État joignit son approbation à celle des docteurs ; le roi aussi donna son consentement et accorda un subside de 6,000 ducats, de quarante placas, à

<sup>1</sup> Lettre du 19 Décembre 1566 de Plantin à Çayas.

condition que la Bible fût publiée sous la direction de Montanus.

Dans les instructions très-détaillées, qu'il donna à ce dernier, on lit, que le roi devait recevoir les feuillets par courrier, dès qu'elles quittaient la presse ; la préface devait lui être soumise ; le soin de limiter le tirage est laissé à l'imprimeur, sauf six exemplaires à tirer sur parchemin. Ce nombre fut plus tard porté à douze.

Le roi enjoignit au duc d'Albe, par lettre autographe, de protéger Montanus et son œuvre ; il écrivit à Plantin pour lui recommander de s'entendre avec Montanus et celui-ci partit le 25 Mars 1568 pour Anvers, où il arriva le 18 Mai suivant.

Montanus vécut à Anvers aux frais du roi, qui lui avait alloué une pension annuelle de 300 couronnes, pour tout le temps que durerait l'impression de la Bible ; son traitement de chapelain du roi, s'élevant à 80,000 maravédís, lui fut en outre continué. Aussitôt après son arrivée dans les Pays-Bas il se rendit à Louvain, où il fut très-bien reçu des professeurs, et conquit non-seulement leur approbation unanime, mais encore le concours spécial de deux d'entre eux : Augustin Hunnaeus et Corneille Reineri <sup>1</sup>.

En dehors de ceux-ci et d'Arias Montanus, qui avait la haute direction de l'œuvre, les textes furent revus ou refondus par Guido Fabricius, (Gui le Fevre de la Boderie) qui fit la traduction du Nouveau Testament du Syriaque en Latin, et par son frère Nicolas ; par François Raphelengien, qui revoyait les textes Grecs et Orientaux ; par Jean Harlemius, de la Compagnie de Jésus, qui l'aidait dans cette besogne ; par André Masius, François Lucas de Bruges, Jean Livinaeus et Guillaume Canterus. Guillaume le Bé de Paris fournit les différentes espèces de caractères.

<sup>1</sup> NÈVE, *Mémoire sur le collège des trois langues à Louvain*, p. 319, (MÉMOIRES COURONNÉS IN-4° DE L'ACADÉMIE, 1856).

Au mois de Juillet 1568 commença le tirage de la Bible royale ; les dernières feuilles furent imprimées en 1572 ; pendant tout ce temps quarante ouvriers y travaillaient chaque jour.

L'ouvrage n'avait été estimé d'abord qu'à quatre volumes in-folio, comme la Bible d'Alcala ; mais Plantin proposa à Philippe II d'y ajouter la traduction Syriacque du Nouveau Testament, imprimée à Vienne, et enfin il y eut encore trois volumes d'appendices (*Apparratus sacer*), de sorte que l'ouvrage complet se composa de huit gros volumes in-folio.

Lorsque la Bible fut achevée, Arias Montanus fit le compte des frais, qu'il envoya à Philippe II. Le 14 Décembre 1571 il écrivit, que les débours s'élevaient à 40,000 couronnes, et que généralement on les évaluait à 100,000.

Il fut tiré douze cents exemplaires de la Bible royale ; dix sur grand papier impérial Italien de 36 à 40 florins la rame ; trente sur un autre grand papier impérial ; deux cents sur papier fin royal de Lyon ; et neuf cents soixante sur papier fin royal de Troyes ; toujours sans compter les douze exemplaires sur parchemin, auquel on ajouta encore un treizième, qui resta incomplet. En librairie le prix des exemplaires sur papier ordinaire était de 70 florins ; sur papier plus grand de 80 florins ; sur papier royal de Lyon de 100 florins ; et sur papier impérial de 200 florins. La reliure se payait 40 patards.

Avant même que la Bible ne fût achevée, Philippe voulut lui donner plus d'autorité par l'approbation du Souverain Pontife. Il envoya donc l'ordre à son ambassadeur à Rome, Don Juan de Luniga, de la demander et chargea en même temps Montanus de rédiger un mémoire, contenant l'historique de l'entreprise et insistant sur les soins qu'on avait pris de ne rien faire sans consulter les docteurs de l'Université de Louvain, qui n'avaient pas hésité de leur côté à approuver l'ouvrage.

Armé de ce mémoire, l'ambassadeur commença ses solli-

citations ; mais le pape Pie V, qui occupait alors le Saint Siège, était un homme d'une sévérité inébranlable. Il renvoya le mémoire de Montanus aux cardinaux Sirlet et Tiani, en exigeant qu'on lui laissât prendre d'abord connaissance de la Bible. Les cardinaux firent beaucoup d'objections contre l'édition plantinienne.

L'ambassadeur d'Espagne demanda au moins pour Plantin le privilège exclusif d'imprimer les appendices de la Bible. Le frère Michel de Medina et Pierre Fuentidueña en parlèrent aux deux princes de l'Église, qui promirent d'appuyer cette demande auprès du Pape. Celui-ci resta inflexible, prétendant que pareil privilège serait une approbation indirecte. L'ambassadeur demanda alors que l'examen fût confié aux docteurs de Louvain ou à des commissaires nommés par sa Sainteté. Le Pape refusa encore ; il exigea que l'enquête se fit à Rome. La seule chose, qu'il voulut accorder, fut une approbation pour la réimpression textuelle de la Bible d'Alcala.

Les griefs, qui le rendaient si méfiant, étaient ceux-ci : il n'avait pu s'assurer ni de l'exactitude du texte, ni de la fidélité de la traduction, qui était peut-être empruntée à Érasme ; il ne savait si la traduction Syriaque contenait le Nouveau Testament en entier, ou si les livres, dont les hérétiques contestent l'authenticité, tels que l'Apocalypse et la seconde lettre de St-Pierre ne manquaient point ; il ne connaissait pas l'appendice qu'Arias Montanus avait ajouté à sa Bible ; il se pourrait que la dissertation de *Arcano Sermone* fût un livre Cabalistique ; il ne savait approuver avant de l'avoir vue, la traduction de Santes Pagnini, malgré les changements qu'on y a apportés ; il était scandalisé de ce qu'on eût cité le Talmud et Munster, deux auteurs damnés, et de ce qu'on avait imprimé une lettre d'André Maes, un homme, sur le compte duquel on n'avait pas de très-bons renseignements.

Philippe II défendit à Plantin de vendre, de prêter ou de montrer un seul exemplaire de la Bible, avant qu'une décision fût intervenue à Rome.

Arias Montanus fut alors envoyé lui-même en Italie pour rendre le Pape plus favorable. Il partit d'Anvers vers la mi-Mai 1572 et arriva à Rome, quand Pie V était mort et remplacé sur le trône pontifical par Grégoire IX. Le 16 Août, Montanus offrit à sa Sainteté un exemplaire de la Bible ; le Pape l'accepta, loua l'entreprise et accorda à Plantin le privilège demandé. Avant la fin d'Août 1572, toutes les difficultés étaient écartées et le 8 Octobre suivant Arias Montanus put retourner à Anvers. Il y resta encore quelque temps jusqu'à ce qu'ayant terminé sa tâche, il fut rappelé dans sa patrie, le 19 Août 1574 <sup>1</sup>.

Là ne s'arrêtèrent pourtant pas encore les difficultés que les autorités ecclésiastiques suscitèrent à la Bible royale. Un nommé Léon de Castro, professeur à l'Université de Salamance, avait été l'accusateur le plus emporté de l'ouvrage de Plantin. Des textes Orientaux parurent entachés de Judaïsme à cet homme borné et méchant, des traductions autres que la *Vulgate* lui semblèrent hérétiques, et il s'attaqua violemment à Plantin, qui employait des ouvriers non catholiques, ainsi qu'à Arias Montanus, qu'il accusait d'être un disciple de la Synagogue, un adversaire des Apôtres et des Évangélistes, un ami des rabbins, un ennemi des docteurs et des pères de la Sainte Église ; tous deux il les dénonça à l'Inquisition.

Celle-ci examina en 1576 les accusations de Castro. Montanus fut appelé à se justifier. Il rédigea un mémoire qui avec les autres pièces du procès fut mis entre les mains d'une commission de théologiens, à la tête desquels se trouvait le Jésuite Mariana. Le procès traîna en longueur pendant

<sup>1</sup> GACHARD, *Correspondance de Philippe II*, II et III, passim.

plusieurs années et lorsqu'en 1580 l'arrêt fut prononcé, l'accusateur et l'accusé obtinrent également tort et raison. Au lieu d'examiner la question d'orthodoxie de la Bible elle-même, la commission en fit une querelle littéraire; l'autorité des Universités de Louvain et de Paris ne lui parut pas suffisante et elle trouva à reprocher à la Bible un tas de choses; heureusement pourtant que celle-ci échappa à une condamnation.

C'est ainsi que le chef-d'œuvre de Plantin s'acheva et finit par triompher de toutes les difficultés qu'il eût à combattre.

Lorsque l'ouvrage fut terminé Arias Montanus dit de l'imprimeur<sup>1</sup> : « Christophe Plantin a rendu les plus grands services à l'imprimerie, cet art qui illustre et entretient les autres.

» On ne saurait assez admirer ni louer les facultés de son esprit, sa prévoyance admirable, son zèle et son infatigable activité. « Ailleurs il dit de lui que » jamais il n'avait vu un homme aussi habile que Plantin et qui fût en même temps si bon et si vertueux ».

Chaque jour il rencontrait en lui de nouvelles qualités; il louait surtout sa grande modestie et la patience incroyable dont il faisait preuve à l'égard de ses envieux. On dirait qu'il ne savait trouver de mots assez énergiques pour exprimer l'admiration qu'il professait pour notre imprimeur.

En publiant la Bible, Plantin avait réalisé un rêve de sa vie, il avait achevé un ouvrage considérable auquel son nom resterait attaché. Et non-seulement pour la postérité, mais aussi pour ses contemporains cette œuvre gigantesque fit de lui un homme estimé et honoré, et le premier imprimeur du royaume d'Espagne.

On voit clairement quelle haute opinion il avait de son œuvre et de ses mérites comme imprimeur dans les lignes

<sup>1</sup> *Prolegomena ad Biblia polyglotta.*

suivantes, tirées d'une lettre qu'il écrivit à Çayas : « A présent » qu'elle est achevée je m'espouvante et m'esmerveille de » telle entreprise, laquelle je n'oserois maintenant entre- » prendre de refaire, encores qu'on me donnast en pur don » douze mille escus comptants, jaçoit qu'icelle se pourroit, » maintenant que tous les caractères et ordonnances sont » faictes, faire à 6,000 écus moins que je ne l'ay sceu faire ».

Le monde savait bien quelle œuvre gigantesque Plantin avait entreprise, car nul étranger de quelque érudition ne quittait Anvers sans avoir visité la maison où la grande œuvre avait été accomplie <sup>1</sup>. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le voir, les louanges ne manquèrent point à l'homme courageux et sagace. Mais il n'y gagna pas que des paroles ; maintes fois à cette époque (des marques d'honneur et des avantages pécuniers lui furent accordés. En 1574 la ville lui offrit en cadeau une œuvre d'art en argent d'une valeur de cent couronnes ou environ <sup>2</sup>. Non-seulement, dit le document officiel, parce qu'il a fait cadeau à la ville, par suite d'un rare attachement pour les édiles, d'un grand nombre de livres précieux, et que tout récemment il a dédié au gouverneur de la ville et aux échevins le *Corpus juris civilis* imprimé chez

<sup>1</sup> Lettre de A. Montanus à Philippe II, 10 Mai 1570. (Voir GACHARD *Bulletin de l'Académie*, 1852, t. XIX, 3<sup>e</sup> partie, p. 388).

<sup>2</sup> « Weert zijnde hondert goude croonen of daer omtrent ».

<sup>3</sup> « Omdat hij de stadt vele verscheidene costelijcke boecken bij hem » gedruet uijt zonderlinge genegentheijt tot de wethouderen der » zelve heeft geschonken ende nu onlanx *Corpus juris civilis* bij » hem in-folio gedruet, den gouverneur dezer stadt en de heeren van » de wet heeft gedediceert ende daeraff aan het collegie present ge- » daen, » maar ook uit « danckbaerheijt en bekentnisse des voor- » segde Plantijns dienstelijcke gunstigheijt en de liberaelheijt dewelcke » deser stadt oock anderssints zeer nut ende profijtlijcken is met » zijnen grooten handel van druckerije waermede hij dagelijcx groot » getal van volcke binnen deser stadt houdt werckende ende alsoe de » neringe van printen seer sterckende ende doende floreren tot lof » ende vermaertheit deser stadt over de gantsche werelt. »

lui dans le format in-folio et qu'il en a fait cadeau au collège, — mais encore — en reconnaissance de l'attachement dévoué et de la libéralité du dit Plantin, qui est d'ailleurs d'une grande utilité et de beaucoup de profit pour cette ville par son grand commerce d'imprimerie, qui donne chaque jour du travail à un grand nombre d'ouvriers, et qui ainsi fortifie et fait fleurir l'art de l'imprimerie à la grande gloire et renommée de cette ville dans le monde entier.

Azevedo raconte que Plantin s'est présenté le 15 Mai 1574 dans le quatrième collège de Louvain aux très-révérands pères muni de lettres de créance du gouverneur de Requesens, écrites d'Anvers le 31 Mai auparavant à cette assemblée, et qu'en même temps il remit des lettres d'indulgences sous forme de jubilé, que le Pape Grégoire XIII avait délivrées à Rome la même année.

Auparavant déjà des clercs aussi bien que des laïcs l'avaient choisi comme leur homme de confiance.

Le duc d'Albe, voulant répondre aux intentions de son maître, fit dresser par une réunion de théologiens, parmi les quels se trouvait Arias Montanus, un nouvel *index* des livres prohibés<sup>1</sup>, qui parut chez Plantin en 1569.

Cette assemblée émit le vœu de voir diminuer le nombre des imprimeurs, de ne les tolérer que dans les grandes villes, de les placer sous la surveillance des évêques pour la partie religieuse et sous celle d'un architypographe pour la partie matérielle de leur métier.

Par l'édit sur l'imprimerie du 19 Mai 1562 Philippe II avait déjà créé cette charge. En 1570 Plantin fut nommé *prototypographe* ou *architypographe* du Roi « pour avoir superintendance sur le fait de l'imprimerie, avec autorité

<sup>1</sup> Voir CHAPEL GORIS, *Vie de Benoit A. Montanus* (TRÉSOR NAT., t. III, p. 182).

<sup>2</sup> *Biblioph. belge*, 1860, p. 130 et suivantes.

d'examiner ou approuver les maîtres et ouvriers de tous les pays de par deçà, et de leur délivrer des lettres d'ydonéité », qui seraient ratifiées ensuite par le roi et son gouverneur. Ceux qui voulaient subir un examen de capacité dans le métier, devaient être munis de certificats prouvant leur honnêteté.

L'architypographe devait tenir un registre des maîtres, des compagnons et des apprentis de chaque atelier, ainsi que des correcteurs, autorisés par les inspecteurs ecclésiastiques à exercer leurs fonctions.

Il devait tenir note de tous les livres qui paraissaient, et les imprimeurs étaient tenus de lui montrer leur privilège pour chaque ouvrage et de remettre la dernière feuille de chaque volume, tandis que les inspecteurs ecclésiastiques devaient lui communiquer les privilèges accordés pour l'impression de nouveaux livres. Tout compagnon, qui changeait d'atelier, était tenu d'en donner connaissance à l'architypographe. Celui-ci avait encore dans ses attributions de stipuler le prix auquel les livres pouvaient être vendus et de conserver un exemplaire de tous les ouvrages parus. Il avait le droit de visiter toutes les imprimeries quand bon lui semblait et de s'assurer qu'il ne s'y faisait rien de contraire aux édits. Les graveurs sur cuivre ou sur bois étaient également soumis à son autorité.

La charge avait été créée en 1562, néanmoins ce fut seulement le 10 Juin 1570, que Plantin le premier en fut investi ; mais les devoirs, qu'elle lui imposait, étaient si considérables et si inexécutables par leur multiplicité et par la mauvaise grâce des imprimeurs à se soumettre à la loi, que Plantin demanda, dès 1576, d'en être déchargé et d'être remplacé par quelqu'un qui eût plus de fortune et plus d'autorité « de manière que je redevienne tout simplement (comme je le suis) Plantin, riche de renommée et pauvre de deniers, mais serviteur très-dévoué et pour toujours de

Sa Majesté et de ses ministres, ainsi que tous les amis de notre sainte foi catholique romaine et de la littérature <sup>1</sup>. » Il est évident qu'après 1576 la place d'imprimeur-inspecteur était devenue une sinécure, et qu'elle le resta jusqu'en 1585, après quoi la « pacification » du pays devait enlever aux Pays-Bas Espagnols, le goût des publications hérétiques.

En dehors de ces honneurs, Plantin avait obtenu des faveurs plus palpables. Nous vîmes déjà qu'en 1568 le Roi lui accorda 6,000 ducats, et paya le traitement d'Arias Montanus. Les promesses du Roi durent être encore plus importantes que ses dons, car dans la préface de la Bible polyglotte il est dit, que celle-ci s'appelait « royale » parce que le Roi en supportait les frais <sup>2</sup>. Ajoutez à cela les faveurs pontificales et royales pour l'impression des Missels, le seul privilège lucratif mais important, que Plantin acquit et son sort paraîtra assez enviable. Le gouvernement le favorisa : en 1573, on mit la main à l'œuvre pour bâtir au Meir, à l'endroit même où s'élevait jadis le temple gueux, une imprimerie avec bibliothèque pour l'architypographe, construction qui non seulement ne s'acheva jamais, mais ne fut même jamais sérieusement entamée. En 1574, il obtint encore de Don Louis de Requesens d'être déchargé sur sa demande du logement des soldats.

Celui qui alors se serait fait superficiellement une opinion sur la situation de Plantin, l'aurait pris certainement pour un homme heureux et fortuné. Il était en relations amicales avec nombre de savants, d'hommes de lettres et d'artistes. Son imprimerie était en pleine prospérité. D'après Guicciardin, il dépensait 300 florins par jour ; il avait quinze presses en activité ; dès avant 1577, il possédait une librairie

<sup>1</sup> Lettre à Çayas du 31 Mai 1576. (GACHARD, *Particularités inédites, etc.*)

<sup>2</sup> Préface, vol. V, *Biblia polyglotta*.

à Paris, avait une succursale à Francfort, le grand marché de livres de l'époque. Dans sa maison de Paris, il avait placé sa fille Madeleine, mariée à Gilles Beys ; Raphelenghien et Moereturf, qui avaient épousé les deux sœurs aînées, vivaient à Anvers et aidaient puissamment leur beau-père. Catherine Plantin épousa à Paris en 1571, Jehan Gassan, marchand de lingeries, et en 1578 Henriette, la cadette, devint la femme de Pierre Moereturf, le frère de Jean. Plantin n'avait eu qu'un fils qui mourut le 21 Mars 1566 à l'âge de douze ans.

Et cependant malgré ces aveurs et l'immense extension que ses affaires avaient prise, Plantin n'était pas heureux dans son commerce.

Le roi avait été plus libéral de belles promesses que d'espèces sonnantes, qui toutes ou à peu près étaient restées sans résultat. Après l'achèvement de la Bible polyglotte Plantin avait reçu la promesse d'une rente annuelle de 400 et Raphelenghien celle d'une autre de 200 florins sur les biens confisqués du comte de Hoogstraten. Mais lorsqu'en 1576 par ordre des États-généraux ce gentilhomme rentra en possession de son comté, la rente cessa d'être payée.

De Thou, qui visita Plantin en 1576, assure <sup>1</sup>, que la publication de la Bible avait fait la gloire de Plantin, mais non sans lui causer de grandes pertes d'argent.

Comme nous l'avons vu le Pape mit toutes sortes d'obstacles à la publication de la Bible. Plantin avait épuisé pour l'exécution de cette œuvre gigantesque toutes ses ressources et tout ce qu'il avait pu emprunter à ses amis. Pour se créer des fonds, il avait dû vendre des ouvrages au-dessous du prix coûtant. En outre il avait imprimé par ordre du cardinal Granvelle des psautiers avec la musique notée, d'une vente difficile par ces temps de troubles, où l'argent était rare et

<sup>1</sup> DE THOU, *Histor.* ad annum 1585.

le commerce paralysé. Dès 1572 nous le voyons accablé de dettes et songeant uniquement non à rassembler des trésors, mais à satisfaire ses créanciers. Et néanmoins les ordres du roi se succédaient. Philippe voulait que Plantin imprimât des œuvres toujours nouvelles et de plus en plus importantes, sans songer que le crédit de cet homme actif était restreint et ébranlé, et que des promesses royales n'étaient pas en état de le raffermir. Le roi commanda en une fois un nouvel antiphonaire avec la musique notée, cent mille bréviaires, deux cent mille diurnaux, et soixante mille missels. Plantin était trop courageux et trop entreprenant pour refuser. Il essaya encore une fois de trouver de l'argent. Un acte de 1574 fait foi que le 14 Novembre de cette année les évêques firent circuler parmi les principaux prélats de la Flandre et du Brabant une lettre, qui les priaient d'avancer à Plantin la somme nécessaire, pour lui permettre d'imprimer le nouvel antiphonaire de la même manière que les psautiers. Cette lettre fixait la part contributive de l'abbé d'Everbode à 500 florins, de l'abbé de Perk à 400, de celui de Sainte Gertrude à Louvain à 300, de celui de Saint Pierre à Gand à 1000, de celui de Tronchiennes à 300, de celui de Bergues-Saint-Winoc à 1000, et de celui de Saint-Nicolas près de Furnes à 600 <sup>1</sup>.

En 1576 Plantin fit encore une dépense de cinquante mille florins pour obéir aux ordres du roi ; il avait emprunté cet argent, comme il avait pu et avait engagé littéralement tout ce qu'il avait en valeurs mobilières et immobilières.

Lorsque ces nouveaux travaux furent achevés, il s'adressa au roi, pour le prier de tenir parole. Malheureusement de tout le royaume d'Espagne, Philippe II était incontestablement l'homme dont les finances étaient le plus obérées, et ce qu'il pouvait se procurer d'argent comptant il savait

<sup>1</sup> *Lettres et missives du Conseil d'État et d'audience.* Archives de Bruxelles.

mieux l'employer qu'à payer des livres d'heures et des missels.

Les temps devinrent de plus en plus mauvais et les créanciers de Plantin de plus en plus pressants ; ses requêtes au roi se multiplièrent, mais restèrent toutes également vaines. Tant qu'il pût, il lutta courageusement. Quand l'engagement de ses biens ne suffit plus, il vendit ses marchandises à moitié prix, et quand celles-la furent devenues insuffisantes, il vendit son matériel et ses immeubles. En 1581 ses affaires étaient dans un état si précaire, qu'il se rendit à Paris, pour y vendre au prix de 7,500 florins sa librairie, quoique sur inventaire elle eût une valeur de 16,000 florins <sup>1</sup>.

Dès avant 1566, au temps de son malheur, comme il l'appelle, le connétable de France avait tenté de le décider à s'établir à Paris. Lorsqu'il s'y trouva de nouveau en 1581, le roi de France lui offrit, par lettres patentes autographes, le titre d'imprimeur du roi ; mais sur les instances de Çayas, secrétaire du roi d'Espagne, qui se trouvait alors à Paris, Plantin déclina cet honneur.

La même année il fut appelé à Turin par le duc de Savoye, qui lui proposa d'acheter son imprimerie ; et lui offrit en sus du prix de vente, une gratification de mille couronnes d'or. Il promit de lui confier en outre la direction d'un établissement, construit spécialement à Turin pour une imprimerie.

Plantin refusa. Il tenait à Anvers, où il avait eu ses jours d'heur et de malheur, où il avait acquis une renommée durable et de nombreux amis.

Cependant la vente de la librairie qu'il possédait à Paris ne fut pas à même de le sauver du besoin. Les intérêts des sommes qu'il avait empruntées s'accumulaient, les charges antérieures s'aggravaient toujours, et nul secours ne paraissait.

<sup>1</sup> GÉNARD, *Kiliaen*, 20. — VAN DER HAEGHEN, *Bibl. Plant.*, 34.

sait à l'horizon ; tout cela devait déterminer le lutteur infatigable à abandonner l'arène.

En 1583 il céda son imprimerie à ses gendres Moereturf et Raphelenghien et alla habiter Leyde, où son excellent ami, Juste-Lipse, l'accueillit à bras ouverts.

A peine arrivé il y rédigea un mémoire, qu'il intitula : « Relation simple et véritable d'aucuns griefz que moy, Christophle Plantin, ay souffert depuis quinze ans ou environ, pour avoir obéy au commandement et service de Sa Majesté, sans que j'en aye receu paiement, ni récompense ».

Cette pièce, dont un double est encore conservé dans les archives de la maison Plantin, attira de la part du roi une réponse sous forme de lettre, adressée à Alexandre de Parme le 10 Janvier 1587, et dans laquelle ordre est donné au gouverneur de nommer une personne, capable d'examiner cette affaire avec tous les soins voulus. Après avoir instruit article par article la requête de Plantin, cette personne devrait faire rapport au prince de Parme du résultat de son examen. Le gouverneur devait faire parvenir ce rapport au roi avec ses propres remarques.

Nous ne savons pas comment cette affaire s'est arrangée dans la suite ; il est toutefois probable qu'elle ne se termina pas du vivant de Plantin.

Avant de partir pour Leyde, il avait fait avec ses créanciers un accord, qui lui imposait de grandes charges et de cette façon il se fit qu'à l'étranger comme chez lui il était courbé sous de nombreuses difficultés de tous genres.

Quelque surchargé qu'il fût du poids des dettes, et des charges pour l'avenir, qui se montrait de plus en plus sombre, Plantin n'avait pas cessé son travail depuis 1573. Ses publications prouvent que le temps des entreprises grandioses et glorieuses, mais ruineuses n'est plus ; néanmoins ses travaux restent toujours aussi importants. Dans une requête qu'il

adressa en Septembre 1584 aux États de Brabant, nous voyons qu'il employait encore soixante ouvriers <sup>1</sup>.

Jetons à cette occasion un regard sur les produits les plus importants de ses presses après la publication de la Bible et avant son départ pour Leyde, c'est-à-dire de 1573 à 1583.

Après sa grande Bible, et comme suite à celle-ci, il se proposait d'imprimer les œuvres des Pères de l'Église. Il paraît que c'est Arias Montanus qui lui en a donné la première idée. En 1575 il publia une seconde édition de la Somme de St.-Thomas d'Aquin; en 1577 paraissent les œuvres de St.-Augustin en dix volumes in-folio. D'innombrables manuscrits avaient été consultés pour cet ouvrage; c'était l'édition la plus complète et la plus exacte, qui eût parue jusqu'alors, et, elle le resta pendant plus d'un siècle; elle fut réimprimée dix fois; une fois à Venise, sept fois à Paris, une fois à Cologne et une fois à Lyon. Cette importante publication avait occupé Plantin pendant la plus grande partie des années 1576 et 1577; c'est sans doute à cette circonstance et au grand besoin d'argent, qu'il avait alors, ainsi qu'à l'incertitude du temps, pendant lequel tombe la Furie Espagnole, qu'il faut attribuer la diminution du nombre des ouvrages, publiés pendant ces deux années. Leur nombre n'atteint pas encore la moitié de ceux, qui furent édités les années précédentes et suivantes.

En 1579 parurent les œuvres de Saint Jérôme en cinq volumes in-folio et ceux de Tertullien en un in-folio. Ce quatrième ouvrage de la collection des Pères de l'Église fut aussi le dernier. En 1580 les temps de troubles avaient atteint leur plus haut point d'intensité; l'activité de l'imprimerie en fut fortement atteinte et descendit à la moitié de ce qu'elle était auparavant. Après cette année il ne fut plus

<sup>1</sup> GÉNARD, *Vlaamsche School*, 1874, p. 206.

possible à Plantin de surmonter toutes les difficultés contre lesquelles il eût à lutter.

Il n'avait pas borné ses publications à des ouvrages de théologie. Nous ne citerons que les plus importants de ceux qu'il fit paraître en d'autres branches. En 1573, l'année de la Bible, il publia son *Thesaurus Theutonicæ linguæ*, dont nous avons parlé plus haut ; l'année suivante parut le dictionnaire de Kilianus ; en 1575 parut la seconde édition de son *Corpus Juris*.

En 1565 Plantin avait imprimé pour la première fois un ouvrage de botanique de Dodoens (Dodoneus) : *Historia frumentorum, leguminum palustrium et aquatilium herbarum* ; l'année suivante paraît une seconde et en 1569 une troisième édition de cet ouvrage. En 1568 il publie du même auteur : *Florum et coronariarum, odoratarumque nonnullarum historia* ; en 1574 *Purgantium aliarumque eo facientium historiæ libri IV* ; en 1583 le grand ouvrage *Stirpium historia*, un in-folio de 860 pages, orné de 1341 gravures sur bois, et enfin en 1584 et 1585 deux ouvrages de moindre importance.

Tandis qu'il publiait avec le plus grand soin et à grands frais les œuvres de Dodoens, il imprimait encore deux autres botanistes célèbres, de l'Escluse et de Lobel. De de l'Escluse il publia en 1561 un *Antidotarium*, et en 1576, un ouvrage beaucoup plus important : *Rariorum aliquot Stirpium per Hispanias observatarum*, un in-folio de 529 pages, orné de 229 gravures sur bois ; en 1582 parut encore du même auteur un petit volume et enfin en 1583 son *Rariorum aliquot Stirpium per Pannoniam, Austriam et vicinas quasdam provincias observatarum historia*, un in-8° de 766 pages, orné de 353 gravures sur bois.

En 1576 il imprima la *Plantarum seu Stirpium historia* de Mathieu de Lobel, un in-folio de 1150 pages environ ; en 1581, il fit paraître une traduction Néerlandaise du même

ouvrage et publia en outre une collection de 2191 dessins de plantes, qu'il avait fait faire pour cet ouvrage et pour d'autres du même genre, publiés auparavant.

En 1579 il imprima pour la première fois le célèbre *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius, qui avait déjà eu une demi douzaine d'éditions chez d'autres imprimeurs et dont il porta le nombre de cartes de 79 à 92. En 1587 il réimprima encore une fois cet ouvrage et publia la même année le *Thesaurus geographicus* du même géographe, qui avait encore fait paraître chez lui d'autres ouvrages de moindre importance.

En 1581 il réimprime l'édition Italienne de la description des Pays-Bas de Guicciardin, parue quatorze ans auparavant à Anvers chez Sylvius, et y ajoute quarante nouvelles cartes géographiques ; en 1582 il en publie une traduction française in-folio et porte le nombre des plans et cartes de 55 à 78 ; enfin en 1588 il fait paraître une nouvelle édition Italienne de cet ouvrage.

Ce n'est pas seulement sur le terrain scientifique que Plantin édite de nombreux livres illustrés, il fit encore exécuter des gravures pour des ouvrages de nature différente.

C'est surtout de 1573 à 1583 qu'on voit paraître un grand nombre de livres de ce genre. En 1575 nous rencontrons le *de Rerum usu et abusu* de Bern. Furmerus, avec 25 planches de Jean Wierx ; en 1577 *Rerum sacrarum liber* de Laurent Gambara, avec 55 planches de J. Wierx et Pierre Van der Borch ; la même année *Sacrarum antiquitatum monumenta* avec 39 planches ; en 1579 *Mythologia ethica* avec 226 eaux-fortes ; *Imperatorum Romanorum numismata*, *Thesaurus rei antiquariæ Discours sur plusieurs points d'architecture*, *Incompst van den prins van Orangiën*, tous remplis de gravures.

Plantin avait émigré à Leyde pour s'y reposer des ennuis et des peines qu'il avait eu à endurer à Anvers pendant les

dernières années ; mais sa propre activité et les instances de ceux qui appréciaient ses talents, ne lui permirent pas de jouir de ce repos.

En Novembre 1582 il avait acquis à Leyde la maison de Guillaume Sylvius, également Anversois, et imprimeur de l'Université de Leyde <sup>1</sup>. Il s'y fit inscrire comme bourgeois le 15 Décembre suivant, et reçut le 1 Mai 1583 le titre d'imprimeur de l'Université avec une pension de 200 florins. Le 25 Mai de la même année il reçut l'autorisation d'ouvrir une boutique devant le palais de l'Université ; le 30 Avril 1585 il acheta l'habitation de Louis Elzevier, à proximité de l'Université. Il y acquit en outre des maisons et des propriétés de la noble dame douairière, veuve de Monsieur Henri van Assendelft <sup>2</sup>.

Le 1<sup>r</sup> Février 1584 il s'était fait inscrire à Anvers comme « *buitenpoorter* » (bourgeois résidant au dehors).

Un des premiers ouvrages, qu'il publia à Leyde, fut l'histoire des comtes de Hollande en Latin, de Barlandus. Cet ouvrage lui valut de la part des États de Hollande 100 florins et des curateurs de l'Université 200.

Dans le courant des années 1584 et 1585 soixante dix ouvrages furent imprimés à Anvers et vingt à Leyde <sup>3</sup>. Parmi ces derniers nous remarquons l'opuscule de Simon Stevin sur les fractions décimales, et le *Spieghel der Zeevaerdt* de Waghenaeer.

Au mois d'Août 1585 il se trouvait encore à Leyde, mais étant retourné à Anvers, après la reddition de cette ville, il vendit à son gendre Raphelenghien, pour une certaine

<sup>1</sup> Voir P.-A. TIELE, *Les premiers imprimeurs de l'Université de Leiden*. (BIBLIOPHILE BELGE, 1869, p. 112).

<sup>2</sup> GÉNARD, *Vlaamsche school*, 1874, p. 92.

<sup>3</sup> Ce dernier chiffre, donné par les *Annales Plantiniennes*, doit être considérablement augmenté, à preuve la liste communiquée par P.-A. Tiele. (BIBLIOPHILE BELGE, 1869, p. 117).

somme d'argent, son imprimerie de Leyde « avec toutes ses dépendances, la librairie, les livres, les papiers et toutes choses appartenant à la maison susdite »<sup>1</sup>.

Le 19 Août 1586, fut conclue une autre convention, par laquelle Plantin céda à Raphelenghien toutes les propriétés qu'il avait acquises à Leyde et qui ne comprenaient pas moins de cinq maisons<sup>2</sup>. Ceci prouve combien son intention de s'établir dans la ville Hollandaise avait été sérieuse.

Au point de vue religieux et politique son départ doit paraître assez singulier. Lui, l'imprimeur catholique par excellence, allait se fixer dans une ville hérétique, où Juste-Lipse, encore protestant à cette époque, et Douza étaient de ses bons amis, pour y devenir l'imprimeur d'une Université hérétique ! Cette contradiction flagrante entre sa conduite antérieure et actuelle n'échappa point à ses amis orthodoxes. A Rome on avait formé le plan de faire publier par Plantin « les trésors de la Bibliothèque du Vatican, » probablement la suite des éditions de Paul Manuce, mais on en fût détourné par l'émigration de Plantin dans la ville anti-catholique de Leyde. Lævinus Torrentius l'engagea à plusieurs reprises à retourner pour étouffer ces soupçons, et promit de s'employer et de faire travailler d'autres encore au redressement des griefs de Plantin. L'émigré se laissa séduire par ces belles promesses, peut-être aussi par le changement survenu dans la situation politique, et retourna à Anvers en 1585.

Pendant son absence son imprimerie avait continué à travailler et, comme cela s'était fait à plusieurs reprises depuis 1580, elle avait publié « par ordre des États » ou « de l'autorité » les placards édictés par la ville ou les États séditieux. Outre les ouvrages déjà cités plus haut, nous

<sup>1</sup> « Met al'tgene derselver is aenclevende metten winkle, boecken, papieren ende alle andere dingen den voorschreven huijse behorende. »

<sup>2</sup> BIBLIOPHILE BELGE, 1869, p. 143.

remarquons encore parmi les publications des dernières années de Plantin la *Moscovia* de Possevinus en 1587 et le *Martyrologium* de Baronius en 1589. Et non-seulement les affaires perdirent en nombre et en importance, la nature même des livres imprimés changea. Au lieu d'impressions anti-Espagnoles, ce sont des ouvrages théologiques d'auteurs catholiques Romains ; les œuvres littéraires et scientifiques cèdent insensiblement le pas à des livres mystiques ou liturgiques.

Deux ans et demi après que Plantin eût cédé son imprimerie de Leyde au mari de sa fille aînée, il songea aussi à remettre celle d'Anvers à des mains capables : son choix s'arrêta naturellement sur Jean Moereturf, son aide fidèle pendant trente ans. En 1582 celui-ci s'était fait inscrire comme maître libraire dans la Gilde de Saint Luc ; il tenait la librairie de la rue des Peignes et dirigeait les ateliers de son beau-père au Marché du Vendredi.

Sentant sa fin prochaine, Plantin fit avec sa femme un testament réciproque, passé devant le notaire Gilles Van den Bossche, le 14 Mai 1588. Par ce testament, confirmé par codicille en date du 7 Juin 1589, Jean Moereturf et sa femme Martine Plantin, recevaient à la mort du survivant des époux, « par voye en manière de prélegat » l'imprimerie d'Anvers avec la maison dans laquelle elle se trouvait établie, ainsi que les marchandises, outils, planches gravées et livres, qui se trouvaient dans la maison du Marché du Vendredi et dans celle de la rue des Peignes, qu'habitait Moereturf et qui avait déjà été transférée en son nom le 23 Avril 1584, ainsi que tout ce qui se trouvait à Francfort. L'avantage de ce prélegs avait eu lieu « au respect et considération que icelluy Jehan Moereturf a esté et encoires est, Directeur de la trafique de librayrie que lesdits testateurs ont en ceste cité d'Anvers et par ainsi aussi, auteur des prouffictz et émoluens qui en sont faitz et procedez et pour cause des grands

services que passez trente ans ledit Jehan Moereturf a fait audits testateurs, ne cesse de faire, et encoires comme ils espèrent continuera de faire en ladite traffique et aultrement, à leur grand contentement. » Le restant des propriétés fut légué aux quatre autres filles et à leurs maris pour en disposer librement.

Un an après avoir passé ce testament, et six semaines après l'avoir confirmé par son codicille, Plantin mourut le 1<sup>r</sup> Juillet 1589. Il fut enterré dans le pourtour du chœur de l'église de Notre-Dame, non loin de l'endroit où se trouve encore son monument. L'inscription, que ses enfants firent graver sur sa pierre tumulaire, était simple ; et lorsque le 14 Août 1596, la veuve de Plantin avait été rejoindre son mari, elle portait : « Monument de Christophe Plantin, architypographe du roi, qui mourut le 1<sup>r</sup> Juillet 1589 dans la 75<sup>e</sup> année de son âge ; et de Jeanne Rivière, son épouse, qui mourut le 14 Août 1596. Qu'ils reposent en paix ! »

A côté de cette simple épitaphe on en plaça une autre, plus longue et plus pompeuse, que sa femme et ses enfants érigèrent à lui seul, sur son tombeau. « A Christophe Plantin de Tours, bourgeois et habitant d'Anvers, architypographe du roi, grand par sa piété, sa prudence et son génie pénétrant, grand surtout par son travail et sa persévérance ; qui par ses soins et son activité fit paraître un nombre incalculable d'ouvrages anciens et modernes au grand avantage des siècles présent et futurs ; Jeanne Rivière, son épouse, ses enfants et héritiers, ont élevé ce monument, avec affliction comme au meilleur des époux et des pères. Vous, qui passez et lisez

<sup>1</sup> CHRISTOPHORI PLANTINI, ARCHITYPOGRAPHI REGII MONUMENTUM. VIXIT ANNOS LXXV. OBIIT KAL. JULII M.D.LXXXIX. ET JOANNÆ RIVIERÆ EJUS CONJUGIS, OBIIT XVI KAL. SEPTEMB. M.D.XC.VI. REQUIESCANT IN PACE.

œci, priez pour son âme. Il vécut soixante-quinze ans et mourut ici le 1<sup>r</sup> Juillet 1589<sup>1</sup>.

Au dessus de cette épitaphe fut placé un triptyque dont le panneau du milieu peint par de Backer représente le *Jugement dernier*, et sur les volets desquels on voit d'un côté Plantin avec son patron et son fils, et de l'autre Jeanne Rivière, sa patronne et ses cinq filles.

Comme nous venons de le dire, Jeanne Rivière ne survécut à son mari que de sept ans. Elle eut l'occasion d'employer utilement son autorité maternelle, lorsqu'après la mort de Plantin il s'éleva des dissensions entre les enfants à cause du prélegs fait à Jean Moereturf. Jeanne Rivière fit cession de ses biens en faveur de ses enfants et par convention mutuelle, en date du 16 Mars 1590, la grande imprimerie fut cédée définitivement à Moereturf et à son épouse, à titre de vente et à certaines conditions, comme il fut fait également dans la suite pour la maison elle-même.

D. O. M. S.  
CHRISTOPHORO PLANTINO TURONENSI,  
CIVI ET INCOLÆ ANTVERPIANO,  
ARCHITYPOGRAPHO REGIO,  
PIETATE, PRUDENTIA, ACRIMONIA INGENĪ MAGNO,  
CONSTANTIA AC LABORE MAXIMO ;  
CUJUS INDUSTRIA ATQUE OPERA, INFINITA OPERA,  
VETERA, NOVA,  
MAGNO ET HUIUS ET FUTURI SÆCULI BONO  
IN LUCEM PRODIERUNT ;  
JOANNA RIVIERA CONJUX ET LIBERI HÆREDESQUE,  
ILLA OPT. VIRO, HI PARENTI,  
MÆSTI POSUERUNT.  
TU QUI TRANSIS, ET HÆC LEGIS, BONIS MANIBUS  
BENE APPRECARE.  
VIXIT ANN. LXXV. DESĪT HIC  
VIVERE KAL. QUINCTIL  
ANNO CHRISTI  
CIC.ID.XXCIX.

Après la mort de Plantin, l'imprimerie fut continuée par les Moereturf ou Moretus, qui en restèrent propriétaires jusqu'en 1875. Raphelenghien resta à Leyde, où il devint imprimeur de l'Université le 3 Mars 1586 et professeur de langue Hébraïque en 1587.

Gilles Beys se fixa à Anvers, où nous le trouvons en 1591 établi dans la petite imprimerie Plantinienne, rue des Tanneurs ; il fut reçu dans la Gilde de St.-Luc comme maître libraire, et il se fit inscrire comme bourgeois le 22 Février 1591. Plus tard il retourna à Paris, où il mourut le 10 Avril 1595. Madeleine Plantin, sa veuve, se remaria ensuite à Adrien Périer, qui ouvrit également une imprimerie Plantinienne dans la rue Saint-Jacques à Paris.

De Catherine Plantin, épouse du marchand de toiles Jehan Gassan à Paris, et après la mort de celui-ci de Hans Arents ou Spierinck à Anvers, ainsi que de sa sœur Henriette, qui avait épousé le négociant en diamants Pierre Moereturf, il n'y a rien qui mérite d'être rapporté.

Et maintenant, après avoir suivi Plantin pas à pas pendant tout le cours de sa vie, quand nous évoquons dans *notre* esprit l'homme tout entier tel qu'il était, travaillait et vivait, pour autant que la nuit des siècles qui nous le *cachait* s'est éclaircie, nous trouvons bien positivement en lui la personnification de la devise, qu'il avait prise au commencement de sa carrière, et qu'il avait réalisée lorsqu'au moment de sa mort il reposa pour la première fois sa tête et son bras.

C'était bien là l'homme « de travail et de persévérance » comme il s'était appelé, comme son épithaphe le désigne, comme sa vie et son histoire l'ont immortalisé. Commencant avec peu de ressources il travailla du premier moment à accomplir quelque chose de grand, quelque chose de beau ; certes il voulait gagner de l'argent, mais il voulut acquérir quelque chose de plus, une réputation méritée, durable et répandue au loin. Nuit et jour il était au travail. « Il n'y a

» pas de matière en lui ; tout y est esprit. Il ne boit ni ne mange, et il dort peu, » disait Arias Montanus, qui devait bien le connaître.

Son idéal était sans doute d'égaliser la gloire des Aldes et des Estiennes, ses illustres prédécesseurs. Il n'avait pas leurs connaissances, mais il leur était supérieur en activité et en aptitude au travail. Il ne pouvait plus donner au monde des classiques, publiés pour la plupart, mais il dota son pays et l'Europe d'autres ouvrages, d'œuvres scientifiques, et remplit ainsi, comme éditeur, le rôle le plus utile qui restait à remplir.

Et quelle n'était pas sa persévérance ! Il vécut pendant le demi siècle le plus agité de notre histoire, à un moment de révolution et de crise, où toutes les brillantes perspectives de nos contrées et de nos populations furent impitoyablement brisées. Et dans ces temps d'orages politiques, qui ployaient et dévastaient tout, qui dispersaient aux quatre vents comme une vaine paille tout ce que nous avons de plus cher et de plus sacré, notre liberté, notre bien-être, nos progrès scientifiques, il devait faire fleurir une industrie pour laquelle les temps les plus tranquilles et les plus prospères sont à peine assez favorables.

Et pourtant c'est ce qu'il fit. Les temps, les hommes, les maladies le faisaient souffrir, et quelles que fussent ses plaintes, et quelles que raisons qu'il eût de se plaindre de son manque d'argent, il avait su gagner plus qu'un rang et plus que la renommée ; il avait jeté les bases d'une fortune, que ses descendants devaient accroître, mais dont il avait été le premier artisan. Il n'est pas nécessaire d'entrer ici dans de longs développements pour démontrer que le manque d'argent de Plantin n'était pas précisément de la misère, qu'il provenait plutôt d'un insatiable esprit d'entreprises, qui le poussait à entreprendre toujours plus de travaux que son capital disponible ne lui permettait d'en payer.

L'homme, qui acheta les maisons de la rue des Peignes et de la rue du Faucon, l'habitation princière du Marché du Vendredi à Anvers, et différentes maisons à Leyde ; qui ouvrit des librairies à Francfort et à Paris ; qui forma une bibliothèque, contenant des trésors de manuscrits et de livres, cet homme pouvait n'avoir ni rentes, ni capitaux et se trouver dans de continuelles difficultés avec ses créanciers, il n'en devait pas moins être considéré plutôt comme riche que comme pauvre.

Il avait tout acquis par son travail et sa persévérance, et aussi par la sage prudence, avec laquelle il s'entendait à diriger et à régler son travail et celui des autres. Il n'était pas un érudit, non, mais son esprit pénétrant le rendait parfaitement apte à diriger les travaux de savants, et ce que son intelligence voyait, sa main et sa volonté savaient ou l'exécuter ou le faire exécuter. Rappelons nous ses paroles : mon gendre Raphelenghien ne connaît que l'étude, mon gendre Moereturf ne connaît que le travail, — et lisons entre les lignes : je fais en sorte de pratiquer l'un et l'autre, comme l'exige notre état.

Est-ce qu'en parlant ainsi, il ne tenait pas un langage altier et dur ? Nous ne le nierons pas. La douceur ne paraît pas avoir été la première de ses vertus. Il était né pour combattre, il lui fallait plutôt de l'énergie que de la souplesse ; il était né pour commander dans son entourage et il n'est guère étonnant que ses gendres sentissent les premiers tout le poids de sa main. Ses ouvriers aussi le sentirent ; à preuve le règlement sévère, qu'il établit dans ses ateliers <sup>1</sup> et d'autres faits encore. En Juillet 1572, lorsque les compagnons imprimeurs lui demandaient un salaire trop élevé, parce qu'ils savaient qu'il était surchargé de besogne, il les renvoya tous et déclara ne plus vouloir imprimer. Il avait pour

<sup>1</sup> GÉNARD, *Vlaamsche School*, 1874, p. 107, 126.

maxime que non seulement il fallait savoir bien travailler, mais qu'il fallait encore conduire ses ouvriers d'une main sage et sûre, et il se vantait de pouvoir appliquer cette maxime <sup>1</sup>.

Si Plantin sentait l'infériorité de ses connaissances, comme imprimeur-éditeur il connaissait sa valeur et il n'hésitait pas à l'exprimer à l'occasion. « De dresser une nouvelle imprimerie, écrivait-il à Çayas, ou scavoir les difficultés qui en dépendent ce n'est pas le fait de celui à qui cela ne luy vient comme de nature ou de certaine inclination divine. » Et ailleurs : « je croy que peu de gens se trouveront qui entendent mes facultés et puissances, qui ne s'esbahissent grandement et tiennent pour miracle qu'un tel homme comme moy soit venu a bout des œuvres achevées en nostre imprimerie, et principalement de ceste grande œuvre royale (la Bible polyglotte), de l'entreprinse de laquelle tous les imprimeurs, libraires et autres entendans l'imprimerie et ayans coignoissance de moy et de mes facultés, se sont mocqués de moy, et semé, là où ils ont peu, que jamais on ne la verroit échevée, veu la magnificence de laquelle elle estoit commencée, et les grands labeurs, frais et despenses qu'il y convenoit faire <sup>2</sup> ».

Ils ne connaissaient pas, en effet, le zèle infatigable, le courage à toute épreuve, la perspicacité peu commune, qui caractérisaient Plantin, et l'aidaient à surmonter les difficultés nombreuses qui se succédaient sans cesse.

Toutes ces précieuses qualités nous les avons vues au grand jour d'une manière frappante et parlante dans sa biographie. Disons aussi qu'il y a dans cette vie des particularités dont nous ne nous rendons pas un compte exact, et qui peut-être

<sup>1</sup> *Lettre à Çayas du 14 Novembre 1572. (GACHARD, Particularités inédites, etc.)*

<sup>2</sup> *Lettre à Çayas du 22 Movembre 1572. (GACHARD, Particularités inédites, etc.)*

ne viendront complètement à la lumière que lorsque les archives Plantiniennes révéleront au monde leurs trésors. Quelle était, par exemple, la croyance religieuse de Plantin ? Question épineuse.

En nous rappelant ce que nous avons appris, quant à ses relations avec Henri Niclaes ; en y ajoutant qu'en 1562, il était tenu par les autorités de notre pays pour très-suspect ; qu'en 1564, il imprimait les psaumes de Marot et De Bèze <sup>1</sup> ; qu'en 1560, on vendait, dans toutes ses librairies, des livres hérétiques <sup>2</sup> ; qu'en 1567, un espion espagnol le dénonça sans ambages comme Calviniste ; qu'en 1584, lorsque le triomphe des armes espagnoles dans les provinces du Sud ne pouvait plus être douteux pour lui, il émigra dans la ville protestante de Leyde, nous sommes tentés de dire que les convictions catholiques de cet homme avaient plutôt pour base les exigences du jour et du lieu que celles de sa conscience.

Si, d'un autre côté, nous voyons l'insigne faveur, la confiance inébranlable dont il jouissait auprès de Philippe, d'Albe et des successeurs de celui-ci ; auprès des zéloteurs religieux, aussi sévères qu'Arias Montanus, Laevinus Torrentius, et tous les dignitaires du clergé romain et de l'Université de Louvain ; si nous nous rappelons aussi qu'il fut l'imprimeur de l'*Index* et de la Bible royale, l'architypographe, chargé de veiller aux bonnes mœurs de ses confrères ; si nous relisons ses lettres et ses préfaces, où il défend toujours les intérêts de l'église romaine, nous n'hésitons pas à dire, qu'aux yeux de la cour de Rome, cet homme ne pouvait être suspect — et nous nous abstenons de porter sur lui un jugement définitif.

<sup>1</sup> VAN DER HAEGHEN, *Bibl. Plant.*, p. 17.

<sup>2</sup> RAHLENBEEK, *A propos de quelques livres défendus imprimés à Anvers au XVI<sup>e</sup> siècle.* (BIBLIOPHILE BELGE, 1856, p. 252).

Et maintenant, quelle influence Plantin et son imprimerie exercèrent-ils sur le monde savant? Pour trancher cette question, il faut nous reporter en esprit au commencement de ce XVI<sup>e</sup> siècle, qui s'annonça pour notre pays si riant et si riche d'espérances et qui devait si tristement finir.

La renaissance des lettres se fit sentir chez nous peu après 1500 : Érasme, le grand humaniste, et Joannes Secundus, le meilleur poète néo-Latin de nos provinces, fleurissaient pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

Continuellement en rapport avec toutes les villes et tous les pays, ni Anvers, ni les Pays-Bas ne pouvaient rester étrangers au mouvement, qui se faisait si fortement sentir en Italie, et avait rayonné de là sur tous les pays de l'Europe occidentale. Ce mouvement ne devait pas être favorable aux lettres néerlandaises par la raison même qui rendait son influence bienfaisante pour beaucoup d'autres branches des sciences humaines. Il favorisa le développement d'une instruction plus large, de connaissances sérieuses et, par la force attractive du nouveau et les sublimes beautés des lettres classiques, gagna maint esprit, qui autrement fut resté étranger à des études plus sérieuses et plus élevées.

Vint la Réforme pendant le premier quart du siècle. Avec un zèle inconnu auparavant, on entreprit l'étude des textes sacrés et des langues dans lesquelles ils étaient écrits ; l'érudition devint une sorte de religion pour les hommes les plus sérieusement religieux, qu'on rencontra dans le cours de plusieurs siècles. Partout, où ils purent s'établir, les prédicateurs protestants organisèrent dans nos provinces des écoles Grecques et Latines. Ce sont ces écoles qui produisirent la plupart des hommes illustres, qui allèrent occuper les chaires des nouvelles Universités hollandaises.

La religion catholique romaine, sérieusement attaquée, ne resta pas longtemps sans de courageux défenseurs : vingt-cinq ans ne s'étaient pas écoulés depuis la prédication

de la réforme, que l'ordre de Loyola naquit de la force des choses et du génie d'un homme, qui comprenait les nécessités de la situation. Avec les mêmes moyens, et le même courage que les protestants mirent en œuvre pour combattre le catholicisme, les jésuites le défendirent. Eux aussi ouvrirent des écoles, eux aussi étudièrent, écrivirent et prêchèrent. La plupart des littérateurs et des savants catholiques, qui pendant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> et au cours du XVII<sup>e</sup> siècle se firent un nom en Belgique, sortaient de leurs écoles.

Ajoutez à cela l'impulsion que donna à l'instruction et à l'étude des belles lettres et des sciences l'imprimerie, à peine née, mais arrivée déjà à un haut degré de prospérité, et l'on comprendra, comment, sous cette triple influence, naquit un puissant mouvement intellectuel, qui se fraya un chemin dans de nombreuses directions.

En premier lieu vient l'étude des langues classiques. Vers l'an 1500 le Latin était la langue de l'Église, de la diplomatie, bien plus le langage à la mode ; bientôt ce serait la langue universelle. A la suite des princes de l'Église italiens, cicéroniens puristes, nos humanistes ne voulurent pas se contenter plus longtemps du grossier latin de jadis ; ils tâchèrent d'acquérir autant que possible la correction des écrivains de l'antiquité. Les hommes d'État, qui désiraient occuper au cours une haute position, devaient connaître la langue usuelle des chancelleries, et pouvoir faire au besoin dans cette langue un discours élégant. Lors des inaugurations du prince, dans de grandes assemblées et cérémonies politiques, nos juristes et nos conseillers tenaient des discours soigneusement travaillés. Le bourgeois ou le gentilhomme qui voulait se donner une teinte d'éducation soignée, faisait en sorte de comprendre cette langue.

Les poètes latins sortaient pour ainsi dire de quelque-uns d'entre eux ne manquaient pas de nombre. L'aimable Joannes Secundus et ses frères, Laevinus Torr

Janus Dousa et tant d'autres ouvrirent la marche au XVI<sup>e</sup> siècle et furent suivis au XVII<sup>e</sup> des Jésuites-poètes Meyer, Wallius, Hosschius et d'autres.

Et non seulement dans les vers, mais aussi dans la prose Latine, on recherchait l'élégance. Les traités et les lettres d'un Érasme, d'un Juste-Lipse, d'un Erycius Puteanus, les ouvrages historiques de Barlandus et de Pontus Heuterus, sont là pour le prouver surabondamment. La fièvre classique dure ainsi tout le XVI<sup>e</sup> et une grande partie du XVII<sup>e</sup> siècle.

Les commentateurs et les épilucheurs des classiques latins ne furent pas moins nombreux. Le grec et le latin était devenu la langue des écoles, et tout bon professeur, que dis-je, tout bon étudiant devait avoir son *Liber electorum*, *quaestionum*, *disquisitionum*, *annotationum*, *variarum lectionum*, et que sais-je encore.

Tout comme la littérature latine, le grec s'étudiait sérieusement ; sans donner toutefois des résultats aussi satisfaisants. Les langues Orientales étaient proportionnellement mieux traitées que la langue Grecque. Avant la Réforme, l'étude des langues Sémitiques avait déjà fait son apparition dans le monde chrétien : la bible de Ximénès était imprimée avant Luther. Mais dès que Luther eût prêché, il n'y avait plus moyen de conserver l'ancienne théologie scolastique.

On revint à l'étude et, qui plus est, aux textes originaux de la Bible. L'adoption de principes plus purs et plus sévères fut la conséquence sur le terrain religieux, et sur le terrain théologique ce fut la cause d'une application inusitée à l'étude des langues Orientales.

Il était le rôle de l'imprimeur-éditeur dans ce mouvement ; c'était certes plus important alors que de nos jours. Les imprimeurs-éditeurs, que les Aldes-Manuce et Lesclapart, qui pour la première fois avaient fait connaître les anciens textes et les avaient rendus accessibles par leurs éditions, étaient les principaux acteurs. C'étaient eux qui, plus qu'aucun autre, avaient

remplacé les livres barbares du moyen-âge par les créations les plus sublimes des littératures Grecque et Latine, en d'autres termes du génie humain.

Mais ces premières éditions n'étaient pas parfaites, tant s'en faut. Par la découverte de nouveaux manuscrits on acquerrait de nouveaux points de comparaison ; en s'appliquant plus spécialement à un seul ou à un petit nombre d'auteurs, on pouvait livrer un travail plus soigné et plus complet que n'avaient pu le faire les premiers éditeurs, qui lançaient les nouveaux écrivains par dizaines dans le public.

Plantin ne pouvait plus remplir le rôle dont ses prédécesseurs s'étaient si brillamment acquittés. Ce qu'il pouvait faire c'était de charger des philologues de comparer les différents textes, afin de fournir des versions plus exactes et des notes plus riches, ou tout au moins de les encourager à se livrer à ce travail ; ce qu'il pouvait encore faire, c'était de faciliter la diffusion des chefs-d'œuvre de l'antiquité en les réimprimant dans des formats plus commodes et moins chers. Et c'est là ce qu'il fit.

Rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait de fournir des textes exacts et précis. Il n'eut que deux fois le bonheur de doter le monde littéraire d'un écrivain Latin nouveau, comme il ne put lui donner que trois auteurs Grecs ; mais il recherchait les meilleures éditions, collectionnait de nombreux manuscrits, payait des hommes d'une science solide, qui travaillaient chez lui, sous sa surveillance pour préparer soigneusement des éditions exactes, enrichies de notes utiles. Ses classiques, qu'ils fussent imprimés dans un format de poche compact, mais clair et agréable, dans d'élégants in-octavo ou de lourds in-folio, étaient toujours des modèles de goût et d'une exactitude admirable.

Ce qui se passait pour le Latin, avait lieu également quoique dans des proportions moindres pour la littérature Grecque. De Louvain, où Thierry Martens possédait une

florissante imprimerie grecque, Plantin fit émigrer la publication des livres grecs à Anvers, et les professeurs comme les élèves de l'*Alma Mater* devinrent les tributaires de notre imprimeur.

L'imprimerie de Plantin rendit à la langue hébraïque d'incontestables services. Pendant des années, la maison où Arias Montanus, Raphelenghius, Guido Fabricius et tant d'autres travaillaient, fut un centre pour l'étude des langues Orientales. Par ses publications Plantin en encourageait l'étude, l'attirait et la rendait possible.

A l'étude des langues anciennes, s'ajoutait également une renaissance de la théologie et de la philosophie. La scolastique avec ses idées mesquines, ses maximes arides et pétries, devait céder le pas à une science plus saine et plus vivace, qui ferait admirer dans l'Écriture-Sainte la base de la religion et dans les philosophes anciens, non seulement la forme du langage et la beauté du style, mais aussi la justesse de la pensée.

Par la publication de ses classiques, Plantin contribuait, comme tous les imprimeurs de cette époque d'ailleurs, au mouvement philosophique ; par la publication de sa Bible royale, qui est plutôt son œuvre que celle de Philippe II, de même que par celle de ses pères de l'Église, il contribua plus qu'aucun autre de ses confrères au réveil et au progrès de la théologie. Il ouvrit les sources, sans lesquelles cette science ne pouvait vivre ; ses éditions avaient exigé de grandes études pour être publiées, et une fois parues elles en rendirent de plus sérieuses possibles.

Si au XVI<sup>e</sup> siècle les habitants des Pays-Bas se distinguaient par l'avidité qu'ils mirent à acquérir les connaissances provenant directement de la renaissance des études classiques, ils acquirent une gloire bien plus durable encore par l'application de plusieurs de nos savants aux sciences naturelles et par les succès qu'ils y remportèrent.

Certes, il y avait beaucoup de dilettantisme dans les études classiques de cette époque ; et la préoccupation de la littérature étrangère fut nuisible à notre langue et à nos lettres nationales ; sans doute, le mauvais goût et le pédantisme se sont introduits frauduleusement sous le couvert du classicisme : mais cette critique ne s'applique aucunement au mouvement scientifique de cette époque ; son origine et son développement étaient nationaux, de même que son but était sérieux, son influence bienfaisante, son utilité durable, et ses éléments multiples.

Mercator (1512-1594) s'appliqua aux mathématiques et à la géographie. Il fut le premier qui, d'après un système scientifique raisonnable, dressa des cartes géographiques, et sut atteindre le premier rang dans son genre. Après lui vint Ortelius (1527-1598), qui lui disputa la palme des sciences géographiques et dont le *Théâtre du Monde* fut réimprimé et traduit à l'infini, et resta un guide pendant dix siècles.

Après eux il faut citer Guicciardin : porteur d'un illustre nom italien et doué d'un esprit méridional, plus vif et plus artistique que celui des hommes scientifiques du Nord, il est dans sa description des Pays-Bas, une large part non seulement aux détails géographiques, mais aussi aux points intéressants de notre vie sociale, populaire et politique.

A la même époque Vésale fondait l'anatomie sur des bases sérieuses et avec elle la médecine ; Dodonée (1517-1585), l'Escluse ou Clusius (1526-1609), de Lobel (1538-1616), écrivaient leurs ouvrages si remarquables sur la botanique et jetèrent, par leur classification intelligente et leur description consciencieuse, les bases de la botanique moderne ;

Tous ces hommes, les plus célèbres mais non pas les seuls, ouvrirent des voies nouvelles aux sciences qu'ils cultivaient, et inaugurèrent un système nouveau, d'après lequel l'histoire naturelle ne s'apprend pas dans les livres, ma

ans la nature même. Ils voyagèrent dans toute l'Europe, rassemblant les matériaux pour leurs œuvres magistrales.

Le brugeois Simon Stévin, fut pour les mathématiques ce que furent pour la botanique les hommes que nous venons de citer : un novateur, un réformateur. Sur toutes les branches de la science qu'il cultivait : la mécanique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, il laissa les traces de son génie pénétrant et original.

Et tous ensemble : Mercator, Ortelius, Dodonée, de Escluse, de Lobel, Vésale, Simon Stévin, étaient comme une brillante pleïade, qui, aux yeux du monde et de la postérité, jetèrent leur éclat sur le dernier demi-siècle de prospérité et de progrès que traversèrent nos provinces.

La plupart d'entre eux durent à la collaboration de Plantin une partie du bien qu'ils firent. Ortelius, Dodonée, de Escluse, de Lobel et Guicciardin, avaient besoin d'un éditeur qui avait de l'amour et des soins pour son travail, qui savait et pouvait faire quelque chose de bon et de beau et qui était en mesure de supporter les frais inhérents à l'impression de livres richement illustrés. Plantin était leur homme. Du moment qu'il se chargea de la publication de leurs ouvrages, les gravures, qui en sont une partie si importante, sont exécutées avec soin, elles augmentent en beauté et en valeur scientifique, tandis que l'imprimeur, plein de goût s'applique à donner à leurs ouvrages une grande valeur artistique.

Et maintenant que nous parlons d'ouvrages illustrés, nous pouvons passer sous silence, que Plantin, comme tous les imprimeurs Anversois de l'époque, et mieux que la plupart d'entre eux, s'appliquait à encourager dans notre pays, le mouvement artistique, qui y fleurit si longtemps et si brillamment, et qui, lorsque la plupart des branches de l'industrie flamande étaient mortes, resta encore longtemps debout comme une fleur poétique sur une tombe. La plupart des

imprimeurs Anversoïis étaient des imprimeurs de gravures, et les œuvres d'art sorties des presses Anversoïises inondèrent le monde pendant tout un siècle. En parcourant l'inventaire, qui fut dressé lorsque la ville et le gouvernement achetèrent la maison Plantin pour en faire un musée, on trouve qu'il y avait plus de 2,000 gravures sur cuivre et environ 15,000 sur bois <sup>1</sup>. Ces chiffres disent assez éloquemment, comment dans cette maison l'art était honoré et encouragé aussi bien du temps de Plantin que du temps des Moretus. « Les arts plastiques sont sœurs de l'art de l'imprimerie, écrivait Plantin, et partout où je pouvais, je ne négligeais jamais de défrayer les œuvres des meilleurs graveurs <sup>2</sup>. »

En parlant de beaux-arts, ne négligeons point d'ajouter que Plantin fut un des imprimeurs de musique d'Anvers, dont les ateliers produisirent les partitions les plus importantes et les mieux soignées.

Dans un siècle de renaissance classique tel que le XV<sup>e</sup> siècle le fut chez nous, l'étude du droit devait nécessairement entrer dans une vie nouvelle, tant sous le rapport de la forme que de la valeur scientifique. Érasme, chez nous le grand réformateur classique de cette époque, s'était affranchi dans cette science, comme dans les autres, des traditions mesquines, pour remplacer, surtout par l'étude du droit Romain « le bon sens écrit », l'ancienne législation du pays et ses interminables Commentaires. C'est aux Pays-Bas que revint l'honneur d'avoir les premiers levé l'étendard de cette réforme et d'avoir précédé dans cette voie les pays voisins : la France, l'Allemagne, et jusqu'à l'Italie.

De l'école d'Érasme à Louvain, sortirent un grand nombre de jurisconsultes. Comme on pouvait s'y attendre, le premier

<sup>1</sup> MONITEUR BELGE, *Annales parlementaires*, session de 1875-1876, Documents, p. 66.

<sup>2</sup> Préface des *Humanæ salutis monumenta*, 1571.

soin de ces hommes fut de publier les anciens textes, les sources principales du droit Romain.

Pierre Gillis ou Ægidius d'Anvers, l'ami bien connu d'Érasme et de Quentin Massys, publia déjà en 1517 *Summa sive argumenta legum diversorum imperatorum*, un abrégé du code Romain, fait par les Visigoths ; le célèbre Viglius d'Aytta de Zuichem, publia en 1534, les Instituts Grecs de Padoue, d'après un manuscrit rapporté de Constantinople, par le professeur Theophilus ; François Craneveld et Jacques de Corte ou Curtius de Bruges, les traduisirent peu de temps après ; Roger Rescius de Maseyck et Nanning d'Alkmaar, les expliquèrent dans leurs leçons.

Viglius, qui avait une réputation et une influence considérables dans le monde du droit, inaugura une méthode nouvelle, plus claire et plus pratique de donner les cours de droits. Mudæus, son contemporain (1501-1561), poussa encore plus loin cette réforme ; il voulait remplacer, par une instruction élégante et « humaine », les leçons jusqu'alors pédantes et rebutantes ; il réunit la littérature, l'histoire et le droit, et il réussit à faire partager son amour pour le droit et pour une plus large conception de celui-ci par la nombreuse et brillante phalange de ses disciples de l'Université de Louvain. Le nombre des élèves sortis de cette école et appartenant à l'époque de Plantin est grand ; François Baudouin, Jérôme Elen, Jean Wamèse, Pierre Peck, Joachim Hoppers, Elbert de Leeuw (Leoninus), Mathias van Wesenbeek, sont les noms les plus célèbres de cette phalange.

Plantin mit ses presses au service de la réforme de la science du droit comme il les mettait au service de toute autre science. Dès 1567, il publia une édition du *Corpus Juris* en 10 tomes in-8°, aussi remarquable par la beauté de l'impression que par la correction du texte, et qui ne fut surpassée par aucune édition ultérieure du même ouvrage.

En 1575, il en publia, dans le format in-folio cette fois, une

seconde édition qui ne fut nullement inférieure à la première sous le rapport de l'exactitude. L'année suivante parut chez lui du célèbre jurisconsulte Elen : *Diatribarum sive exercitationum ad jus civile libri tres*, et en 1584 il publia l'important ouvrage de droit du professeur Elbert de Leeuw de Louvain, *Centuria Consiliorum*, sans parler d'ouvrages de moindre valeur.

Voilà comment Plantin favorisait les lettres et les sciences à l'époque de crise où il vivait. Si les temps avaient été plus favorables, lui, et après lui ses descendants, eussent encore rendu de grands services au monde savant. Le premier des Moretus n'était pas plus que son beau-père un érudit, mais ses fils Jean et Balthazar, le dernier surtout, élèves de Juste Lipse, l'étaient bien.

Avec le nom de l'imprimerie, avec sa fortune toujours croissante, avec leur amour et leur connaissance des lettres et des sciences, le rôle de leurs ateliers eut encore été brillant au XVII<sup>e</sup> siècle ; mais les désastreux événements politiques et le marasme universel devaient aussi entraîner le dépérissement d'une industrie comme celle de Plantin.

Les années florissantes de Plantin étaient passées avant sa mort ; et, quand celle-ci arriva, Anvers était sur la pente du déclin. Si nous devons faire ici un tableau de ce qu'était cette ville en 1589 au moment de la mort de Plantin, combien il serait différent de ce que Plantin y trouva en 1550 ! A son arrivée tout était prospérité, et l'on ne pouvait prédire un avenir trop brillant ; quarante ans après tout était brisé, dévasté, appauvri et l'imagination la plus sombre n'eut put peindre la décadence prochaine de couleurs assez noires. L'imprimerie Plantinienne suivit pendant environ deux siècles la marche de notre cité. Mais les générations passent, les peuples restent ; et le jour, où le nouvel Anvers pourrait rivaliser de prospérité avec l'Anvers d'autefois, reverrait la maison de Plantin, belle encore il est vrai, mais non plus

comme dit le poète « belle et vivante comme autrefois. »

Plantin mourut en 1589. Son imprimerie ne mourut pas avec lui, comme nous venons de le voir. Pendant plus d'un demi siècle sous l'intelligente direction des Jean et des Balthazar Moretus, elle mène encore une existence relativement prospère ; vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, nous voyons cependant de beaucoup décroître son importance et vers la fin de ce siècle il ne restait plus que de faibles vestiges de ce que fut naguère la maison de Plantin.

Jusqu'en 1867, l'imprimerie, qui semblait ne pas pouvoir mourir et ne possédait plus la force de vivre, continue une existence languissante. Cette dernière année elle fit encore paraître des livres religieux. Enfin en 1875 le gouvernement et la ville firent au prix de douze cent mille francs l'acquisition de la maison avec tout son précieux mobilier et matériel pour en faire un musée public.

En dehors des ouvrages religieux qui étaient les plus importants, les successeurs immédiats de Plantin réimprimèrent de nouvelles éditions de plusieurs ouvrages littéraires et scientifiques, parus pendant la vie du fondateur. Les deux premiers Jean et le premier Balthazar Moretus publièrent d'importantes séries de gros ouvrages de théologie, d'histoire, de sciences et de philologie. Les poètes Latins modernes de cette époque, prirent une plus grande place parmi les éditions nouvelles et surpassèrent en importance les éditions classiques ; en général on voit s'affirmer lentement la tendance à faire dominer les livres religieux et mystiques sur les ouvrages littéraires et scientifiques.

Les publications religieuses se multiplièrent tellement vers 1650, que les presses, beaucoup moins actives d'ailleurs, ne fournirent presque plus rien d'autre, jusqu'à ce qu'enfin au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'impression des Missels et d'autres ouvrages religieux les occupa exclusivement.

Les ateliers sont maintenant fermés pour toujours ; au

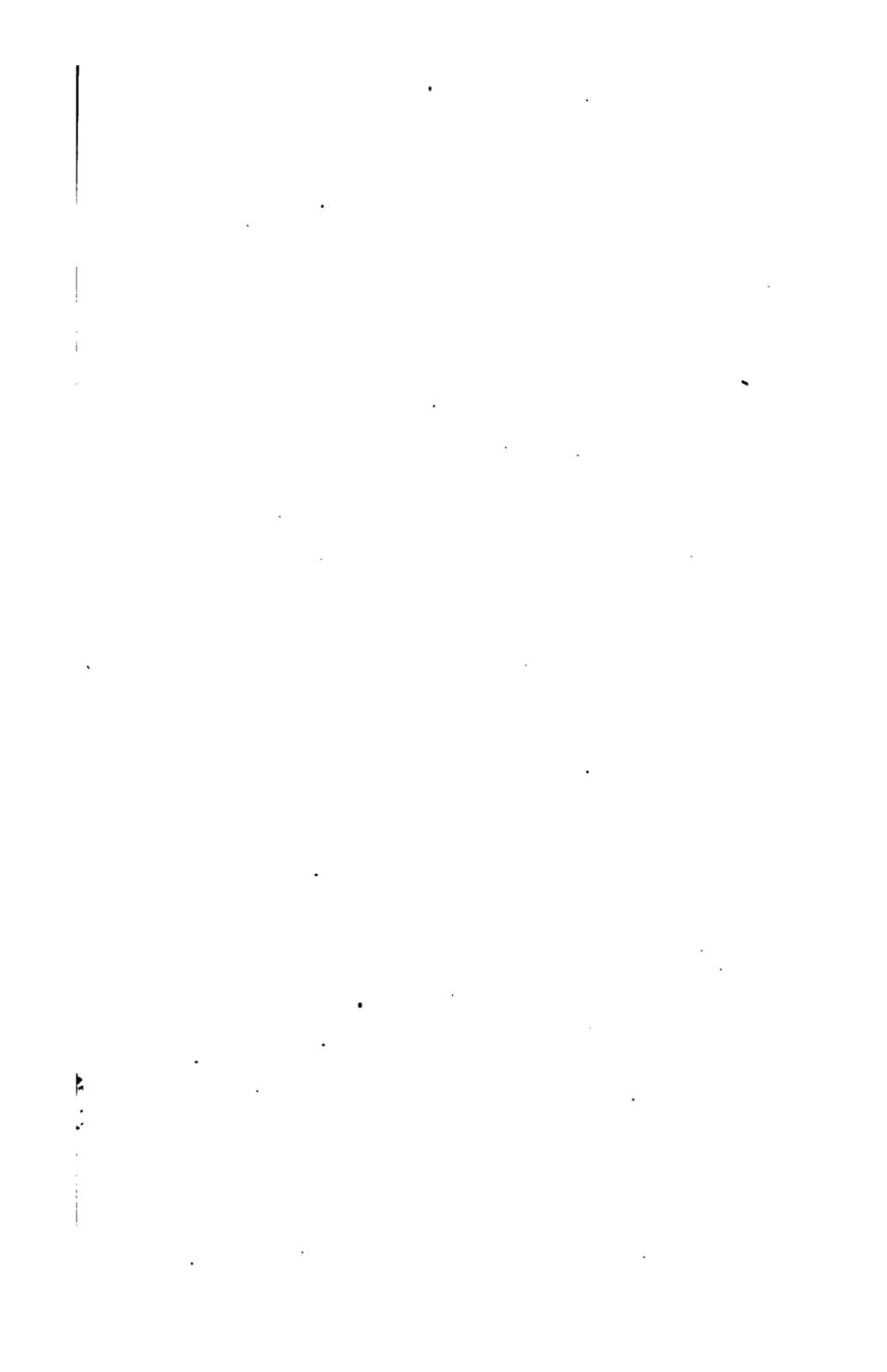
moment où nous écrivons, la maison est sur le point d'être réouverte comme musée à la curiosité publique et aux recherches de tous les amis de la gloire, des lettres et des arts nationaux.

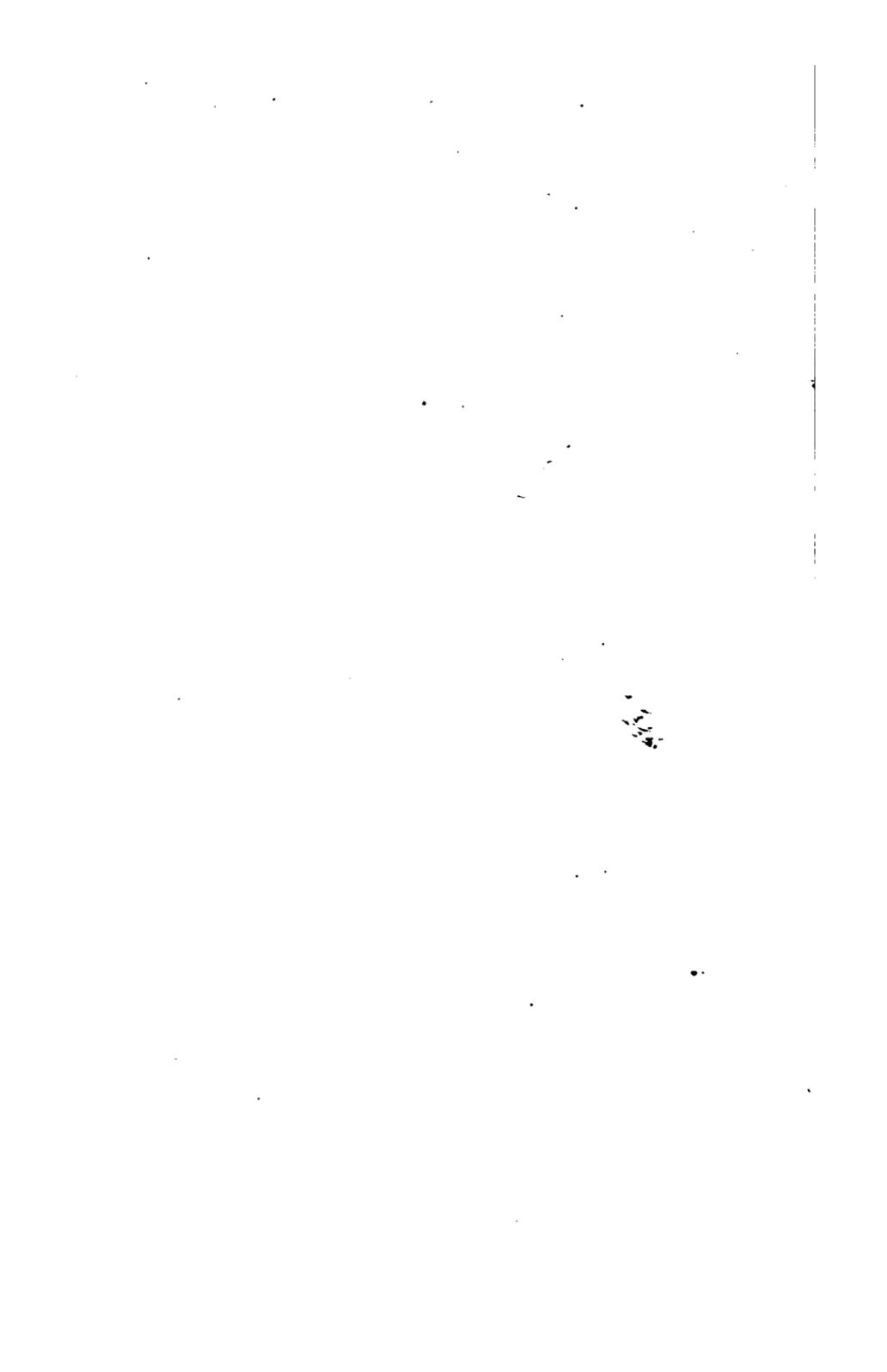
Que ne découvrira-t-on pas dans ces armoires hermétiquement fermées, dans ces immenses paquets de livres et de manuscrits, que nous eussions voulu parcourir avant de clore cette biographie ? Qui sait si quelqu'un le saura jamais avant plusieurs années de recherches, de classement et de comparaison ?

Cette esquisse sera sans doute le dernier ouvrage écrit sur Plantin, avant l'ouverture des sources probablement si riches mais encore si mystérieuses. Elle peut néanmoins avoir son utilité en renseignant le lecteur sur ce que nous savons de l'homme, en faisant ressortir les points qui demandent plus d'éclaircissements, et en fournissant une base à l'auteur qui se chargera de continuer le travail que nous devons laisser inachevé.

Et disons-nous enfin, à nous-mêmes, et aux autres, quand nous visiterons la maison transformée en musée, de ne pas franchir ce seuil sans un recueillement respectueux ! Cette demeure était un temple dédié aux sciences, aux arts et aux lettres ; celui qui honore ces trois glorieuses occupations du génie humain, et qui verra ce monument si bien conservé, ces meubles et ces tableaux si solides et si précieux, ces impressions, ces manuscrits, ces trésors de toute espèce, se souviendra des hommes de mérite qui habitèrent cette maison, des nombreux artistes et savants qui s'y rencontrèrent comme dans un centre d'activité et il se rappellera surtout avec admiration Plantin, l'homme qui la créa et en fit jaillir la science sur le monde et la gloire sur sa cité et sa patrie adoptives « en travaillant et en persévérant, »  
LABORE ET CONSTANTIA.

---



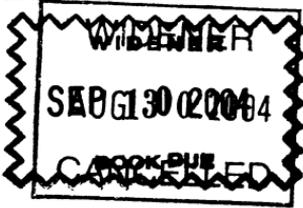




The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does not exempt the borrower from overdue fines.*

**Harvard College Widener Library  
Cambridge, MA 02138 617-495-2413**



**Please handle with care.  
Thank you for helping to preserve  
library collections at Harvard.**

